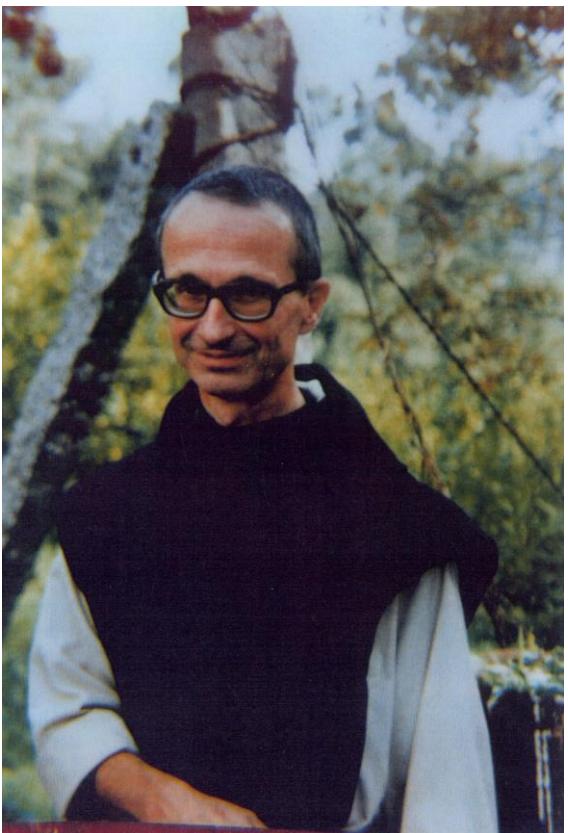


LA THEOLOGIE DU MARTYRE CHEZ CHRISTIAN DE CHERGE

« Prendre un tablier comme Jésus, cela peut être aussi grave et solennel que le don de la vie... et vice versa, donner sa vie peut être aussi simple que de prendre un tablier. »

(homélie du Jeudi Saint 1994)



Textes supports

- 1- Homélies
- 2- Chapitres à la communauté : « En situation d'Eglise *hic et nunc* »
- 3- Chapitres à la communauté : « Le charisme du martyre »
- 4- Le « Testament »

Toussaint pour une Année Sainte

1er novembre 1975

Textes : Ap 7,2-14 ; 1 Jn 3,1-3 ; Mt 5,1-12

(extrait)

Pour cette fête de paix et de lumière, le ciel et la terre cessent de se cacher l'un à l'autre. Ils s'entrouvrent, ils se rejoignent, s'unissent pour cette vision d'Apocalypse qui lève le voile de notre espérance. Et donne au peuple immense des Béatitudes un visage unique, celui du Christ à la face de Dieu. Et sur ce visage se reflètent, dans toute leur beauté, les visages si divers de tant de nos affections fixées pour toujours dans ce monde d'ailleurs où nos différences comme nos ressemblances portent à jamais l'empreinte et le sceau du Dieu Unique, Père, Fils, et Esprit Saint...

Célébrer la TOUSSAINT en année sainte, c'est faire un pèlerinage, revenir volontiers à Rome où cette solennité fut instaurée en Occident pour honorer la foule innombrable des martyrs inconnus que la Paix constantinienne livrait à la vénération des coeurs fidèles. Pour accueillir ces relais de l'Évangile, de la Croix, on choisit le temple païen dédié à « tous les dieux » ; le Panthéon consacré en Église devint ainsi le reliquaire de notre espérance sous le vocable de « Sainte-Marie-aux-Martyrs ». Comment ne pas relever ce patronage de Notre Dame dont la compassion inaugura le martyre de l'Église ? Il y a 25 ans aujourd'hui, ce lien de la Mère de Dieu avec notre commune vocation à la sainteté se trouvait merveilleusement exprimé par la proclamation du dogme de l'Assomption, le jour de la Toussaint. MARIE nous a été donnée par Dieu comme le prototype de la sainteté jadis pétri, au paradis, d'argile et d'Esprit ; dans son achèvement encore privilégié, elle est le gage de la victoire assurée par le Christ, et son lien maternel avec chacun de nous dit la vitalité du corps promis à la résurrection avec l'ensemble de ses membres.

Et ces bénédictrices si longuement énumérées dans leur éternelle diversité trouvent leur unité dans le cœur de Notre Dame, non point parce qu'elle goûte déjà la récompense promise à chacune d'elles, mais parce que Marie peut nous prendre par la main lorsque nous rêvons du ciel, et nous ramener à cette BÉATITUDE-MÈRE qui conditionne toutes les autres, celle que Jésus lui-même lui a reconnue : *HEUREUX CEUX QUI ENTENDENT LA PAROLE DE DIEU ET QUI LA GARDENT...*

Cet anniversaire de « Sainte-Marie-aux-Martyrs » nous redit donc que la bénédiction est un martyre du quotidien vécu dans la foi. Nous rejoignons ici le souvenir recueilli de l'Algérie honorant en ce jour ses propres « martyrs » ; ils étaient assoiffés de justice, Dieu seul a pu les rassasier. Et aussi ce sanctuaire de Notre Dame d'Afrique où Marie est invoquée avec confiance par tant de fils de ce pays.

Toussaint

1er novembre 1976

Textes : Ap 7,2-14 ; 1 Jn 3,1-3 ; Mt 5,1-12

TOUSSAINT... La fête de tous les élus, de tous les sanctifiés, des enfants de Dieu,

nos frères, parvenus au terme de notre commune gestation, *foule innombrable de toutes nations, races, peuples et langues*. Célébration aussi d'un mystère de notre *CREDO*, celui de la COMMUNION DES SAINTS. Comme tout mystère relevant de l'économie chrétienne, c'est un mystère d'INCARNATION ; il peut, il doit être rejoint au stade de son développement visible, fragile, sans doute, et caché, mais bien réel, parmi les doux et les miséricordieux, les coeurs purs, les affamés de justice ou les artisans de paix, comme auprès de nos frères qui pleurent ou de ceux qui souffrent persécution. La communion des saints, c'est le milieu de gestation où s'enfante jour après jour, l'espérance « inséminée en nous ».

Alors, l'espace d'un clin d'oeil ébloui, essayons de contempler le tableau de l'Apocalypse (1ère lecture) pour en découvrir les pierres d'attente au milieu de nous, signes du Royaume déjà là, du salut universel déjà accompli, de l'Esprit partout répandu et à l'oeuvre. De la Pentecôte à la Parousie, une continuité de sainteté parmi les hommes ; l'Église en est le sacrement que la grâce du baptême nous apprend à déchiffrer ; nous sommes ce peuple en marche entre terre et ciel, s'émerveillant de discerner ce devenir de communion dont l'Esprit Saint tisse la trame entre tous les hommes ; car tous, absolument tous, ont été marqués du sceau de sainteté à l'image et à la ressemblance de Dieu trois fois SAINT ; telle est notre foi, mais seuls le comprennent vraiment les « pauvres de cœur », c'est-à-dire ceux dont la joie est d'accueillir et de partager aussitôt tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont, sans en rien retenir pour eux-mêmes car tout cela, ils le savent, est don de l'Esprit Saint... bénédiction de Marie s'effaçant devant le Verbe pour mieux le communiquer au monde. Le Royaume des cieux est à eux, dès maintenant ; par eux, il est vraiment présent parmi nous, dès maintenant. Cette simplicité-là devrait exclure de notre horizon les grands mots qui nous embarrassent tant, ceux de nos abstractions faciles, comme « sécularisme », « défaitisme », « sectarisme »... Essayons !

La TOUSSAINT, c'est d'abord une foule unanime qui proclame sans plus de respect humain l'hymne de l'ADORATION : *Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen !* La communion des saints est un mystère de louange et d'adoration permanentes. Voilà qui enlève toute assise temporelle à un certain « sécularisme ». Et ce mystère s'incarne en vérité, puisqu'à nos côtés, des frères non-chrétiens, juifs, ou musulmans, se reconnaissent dans cette hymne. Rien n'empêche en vérité qu'elle soit déjà le chant d'une communion que tant d'autres aspects transitoires semblent rendre illusoire ? La TOUSSAINT des élus, chrétiens, juifs et musulmans, a son répondant au cœur de leurs frères en religion qui acceptent d'instinct de situer leur rencontre au creux de cette prière d'adoration ; celle-ci est un don de la tendresse du Dieu Unique ; l'accueillir ensemble, c'est entrer dans la bénédiction des pauvres.

Déjà unis par la louange, ils apprendront à tourner les yeux vers Jérusalem, peut-être même à anticiper ainsi le jour du Jugement, ce Jour où la prière des musulmans se retournera vers Jérusalem pour accueillir, avec le retour de Jésus, la résurrection de tous les croyants : « Jérusalem, le seul point d'insertion, d'application du spirituel

dans le temporel et la géographie » disait Massignon qui ajoutait : « C'est la patrie des âmes MÊME avant la mort ! » *Inch' Allah !* Comment ne pas souhaiter, en ce temps de conflit, que Jérusalem devienne ainsi véritablement le sacrement de la Toussaint parmi les hommes, *visio pacis* ?

La TOUSSAINT, c'est aussi un triomphe, une victoire, celle de ces élus en vêtements blancs, palmes à la main. « Les gens du Paradis, ce sont les triomphateurs » dit le Coran, et le mendiant musulman dit au frère qu'il quémande : « Que Dieu te fasse mourir martyr, et qu'il te ressuscite bienheureux ! ». C'est bien le langage des Béatitudes, et celui de toute la tradition de l'Église qui célébra d'abord, dans la Toussaint, la foule de ses martyrs inconnus. Ce triomphe, c'est sans doute celui de la justice, et, comme tel, il consacre bien le sacrifice de tous ceux qui ont donné leur vie pour la liberté de la justice. Nous rejoignons ici l'Algérie qui se recueille en ce jour dans le souvenir de ses *chouhada*. Mais ce triomphe, c'est surtout celui de la miséricorde de Dieu capable de RÉCONCILIER les frères ennemis par delà le combat aveugle où ils se sont entre-tués. Dans les efforts de compréhension mutuelle et d'oubli des injures passées ou présentes qui ne cessent d'être entrepris en dépit des épreuves et des tensions entre Algériens et Français notamment, c'est vraiment cette communion des saints qui poursuit son œuvre de réconciliation. Pour que celle-ci aboutisse, une année sainte ne suffit pas ! C'est une éternité de sainteté qu'il faut incarner ! Et cela nous interdit tout défaitisme... Non, ils ne sont pas morts en vain, pour rien, ceux qui ont appartenu au camp des vaincus de l'histoire. Leur sang consacre l'authenticité de la seule victoire qui ne soit pas de ce monde, pas plus que la PAIX qu'elle assure, victoire de la CROIX... La Toussaint, c'est ainsi la réussite de notre humanité, une réussite définitivement acquise par la victoire du Christ sur tous les conflits nés du péché de l'homme.

Mais la TOUSSAINT, c'est aussi cette foule marquée du sceau de l'Agneau : 144 000, 12 000 de chaque tribu, quelle que soit son importance, et tout le reste, innombrable... de quoi nous faire renoncer à tout sectarisme dogmatique, à tant de nos préjugés étroits et exclusifs. Car nous aussi, nous posons la question : « Tous ces gens vêtus de blanc, mais d'où sont-ils, mais d'où peuvent-ils donc bien sortir ? ». Et si on nous disait : 12000 du paganisme, et 12000 du judaïsme, et 12000 du christianisme, et 12000 de l'islam, etc... Nous sauterions ! Et quoi, répondrait le Maître, ton cœur est-il étroit parce que mon ciel est large et parce qu'il s'y trouve nombre de demeures ? Mystère de cet appel universel pour nous qui tentons de nous tenir dès maintenant devant le trône de l'Agneau. Mais ce mystère s'incarne lui aussi, ne serait-ce que dans cette tradition commune aux trois monothéismes de l'existence de saints sur lesquels le monde repose. C'est Augustin qui parle des grâces méritées aux chrétiens d'Hippone par les saints païens : « S'il venait à manquer un seul de ces justes - ces *Abdal* de l'Islam -, la souffrance des hommes empoisonnerait jusqu'à l'âme des petits enfants, et l'humanité étoufferait dans un cri. Ils sont le cœur démultiplié du monde, et en eux se déversent toutes nos douleurs comme en un réceptacle ». Étonnante aventure nocturne de l'universelle intercession, mystère du Christ par excellence, conscience instinctive d'une fraternité plus forte que le malheur, où la détresse et la tendresse expriment leur éternelle complémentarité : *Heureux les*

pauvres de coeur ! Où sont ils ces SAINTS ? « Sur les montagnes, gardant le pays », répond la mystique musulmane. « Ils courrent les rues ; à nous de les distinguer à temps », réplique un chrétien de notre temps ; l'un et l'autre font écho à Bernanos qui disait : « Il y a des millions de saints dans le monde, connus de Dieu seul, une espèce rustique, des saints de toute petite naissance qui n'ont qu'une goutte de sainteté dans les veines et qui ressemblent aux vrais saints comme un chat de gouttière au persan ou au siamois primé dans les concours ». Si nous acceptons chacun d'être ce « chat de gouttière », il est certain que nous trouverons notre place dans l'une et l'autre de ces béatitudes qui forment le toit du monde !

Saintes Félicité et Perpétue

7 mars 1988

50 ans de présence à Tibhirine

(23 Novembre 1938, Notre-Dame de l'Atlas, monastère érigé)

Textes : 2 Co 4, 6-11, 16-18 ; Ps 68 ; Jn 15, 18-16, 4a.

(extrait)

1. 50 ans : un morceau d'histoire. Histoire humaine, histoire politique, histoire d'Église. Nous sommes nés d'un conflit politico-religieux, en Yougoslavie. Et il semble que nous sommes voués à porter la marque de cette incertitude du lendemain : une menace plus ou moins directe sur notre enclos (tout ou partie), une contestation plus ou moins ouverte de notre appartenance au Christ.

Nous subissons l'épreuve, mais nous ne sommes pas écrasés, nous ne perdons pas courage. Notre regard (comme en 1975) ne s'attache pas à ce qui se voit, car ces murs sont PROVISOIRES, mais à ce qui ne se voit pas... et ces murs pourraient témoigner de l'aide invisible et des complicités de cœur qu'ils ont abritées depuis 50 ans.

- il y a eu la guerre de 39-45 : un frère (novice) tué en 1940.

- les lendemains « ont chanté »... mais déjà.

- la lutte de l'indépendance... et le vieillissement dans l'isolement.

- 1962-63 : Vatican II et l'Algérie nouvelle. Nous avions 25 ans... 25 autres années se sont écoulées depuis.

- une histoire beaucoup plus ancienne : celle de ce peuple et de l'Église en ce peuple signifiée par les martyrs Félicité et Perpétue.

- une histoire humaine, très humaine, des hommes ordinaires, souvent typés, forts tempéraments, pas toujours bien assortis. Des martyrs ? Une communauté témoin : témoin de l'incarnation ; témoin qui ne peut se justifier en aucune des limites de ses membres (103 membres inscrits).

Dieu fait de l'Éternel...

2. A TIBHIRINE

- Nous existions avant à Ouled Tripp et Ben Chicao.

Mais ici confluent :

- Yougoslavie (Rahjenbourg et Mariastern)

- Staoueli : 2

- Aiguebelle : 4

Sept fondateurs (sur les 10 frères enterrés) : Ici leurs pas se sont arrêtés.

- La marque de la communauté : fondre en UN des origines et des filiations monastiques variées. Une condition de sa survie, notamment depuis l'Indépendance (même avant en raison des origines très diverses des pieds noirs (Malte, Baléares). 11 profès solennels entrés directement à l'Atlas (le 12ème ?)... (...)

Le « martyre » de la charité

31 mars 1994 - Jeudi Saint

Textes : Ex 12, 1-8. 11-14 ; 1 Co 11, 23-26 ; Jn 13, 1-15

Lavement des pieds, la coupe et le pain partagés, la croix... un seul commandement d'amour, un seul TÉMOIGNAGE. Voici le témoignage de Jésus, son *testamentum*, en grec marturion, le « martyre » de Jésus...

Il y a beaucoup de « martyrs » actuellement dans notre pays. Dans un camp comme dans l'autre chacun honore ses morts sous ce titre glorieux de « martyrs », en arabe *shouhada* (pluriel de *shahîd*), de la même racine que la *shahâda* ou profession de foi musulmane.

Nous-mêmes, nous avons longtemps entendu le « martyre » en ce sens unique d'un rapport direct à la foi, d'un témoignage rendu à la foi au Christ et au dogme chrétien. Certains « actes » de martyrs nous étonnent par cet aplomb de la foi.

Nous vivons en un temps où la foi n'exclut pas le doute, le questionnement. Il y a aussi assez souvent dans ces « actes » quelque chose qui nous déroute et nous heurte aujourd'hui : la dureté de ces témoins de la foi vis-à-vis de leurs juges, leur conscience d'être « purs », cette certitude exprimée que leur persécuteur ira droit en enfer.

Intégrisme

déjà, ou du moins on serait tenté de le croire.

Ici, à l'heure venue de son passage dans la foi vers le Père, Jésus « purifie », en effet... mais par l'amour. À qui n'est pas « pur », il dit encore « Ami ! »

Il aura fallu attendre le XX^e siècle finissant pour voir l'Église reconnaître le titre de martyre à un témoignage moins de foi que de charité suprême : Maximilien Kolbe, martyr de la charité... Pourtant c'est écrit, et nous venons de l'entendre à nouveau : *Ayant aimé les siens, il les aima, tous, jusqu'à la fin, jusqu'à l'extrême...*, l'extrême de lui-même, l'extrême de l'autre, l'extrême de l'homme, de tout homme, même de cet homme-là qui, tout à l'heure, va sortir dans la nuit après avoir reçu la bouchée de pain, les pieds encore tout frais d'avoir été lavés. Quelques versets après notre récit, Jean rappelle le psaume 40 :

L'ami sur qui je comptais, et qui partageait mon pain, a levé le talon contre moi !, ce talon qui vient tout juste d'être lavé, le voici donc qui se lève. L'amour a baigné les pieds des futurs missionnaires, et aussi, d'un même cœur, ces pieds qui maintenant vont faire

le chemin à rebours, celui de la trahison, de la complicité dans le meurtre.

Le témoignage de Jésus jusqu'à la mort, son « martyre », est martyre d'amour, de l'amour pour l'homme, pour tous les hommes, même pour les voleurs, même pour les assassins et les bourreaux, ceux qui agissent dans les ténèbres, prêts à vous traiter en *animal de boucherie* (Ps 49), ou à vous torturer à mort parce que l'un des vôtres est devenu l'un des « leurs ». Pourtant il avait prévenu : *Si vous n'aimez que vos amis, que faites-vous là d'extraordinaire ? Même les païens (les Kouffâr) en font autant !* Pour lui, amis et ennemis se reçoivent d'un même Père : *Vous êtes tous frères !*

C'est que le martyre d'amour inclut le pardon. C'est là le don parfait, celui que Dieu fait sans réserve. Si bien que laver les pieds, partager le pain, donner sa mort et pardonner, c'est tout un et c'est pour tous : *Pour vous, et pour la multitude, en rémission des péchés.* Et c'est le lieu de la plus grande liberté, parce que c'est là que le choix du Fils coïncide complètement avec le choix d'amour du Père. Alors oui, il peut le dire : *Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne !* Elle est donnée une fois pour toutes, à Judas comme à Pierre, aux deux larrons à ses côtés comme à Marie-Madeleine et Jean au pied de la croix, comme à sa propre mère. C'est son dernier mot, sa « suprême consigne », « faire de l'amour de l'homme le test, le critère, la pierre de touche de l'amour de Dieu » (Maurice Zundel).

Donner sa vie par amour de Dieu, à l'avance, sans condition, c'est ce que nous avons fait... ou du moins ce que nous avons cru faire. Nous n'avons pas demandé alors ni pourquoi ni comment. Nous nous en remettons à Dieu de l'emploi de ce don, de sa destination jour après jour, jusqu'à l'ultime.

Hélas ! Nous avons tous assez vécu pour savoir qu'il nous est impossible de tout faire par amour, donc de prétendre que notre vie soit un témoignage d'amour, un « martyre » de l'amour. « Le génie, c'est d'aimer, écrit Jean d'Ormesson, et le christianisme est génial. » C'est exact, mais moi je ne le suis pas !

D'expérience, nous savons que les petits gestes coûtent souvent beaucoup, surtout quand il faut les répéter chaque jour. Laver les pieds de ses frères le jeudi saint, passe, mais s'il fallait le faire quotidiennement ? et au tout-venant ? Quand P. Bernardo nous dit que l'Ordre a plus besoin de moines que de « martyrs », il ne parle évidemment pas de ce martyre-là qui fait le moine à travers tant de petites choses. Nous avons donné notre coeur « en gros » à Dieu, et cela nous coûte fort qu'il nous le prenne au détail. Prendre un tablier comme Jésus, cela peut être aussi grave et solennel que le don de la vie... et vice versa, donner sa vie peut être aussi simple que de prendre un tablier. Nous le redire quand les gestes ou les déplacements du quotidien d'amour deviennent lourds de cette menace qu'il faut aussi partager avec tous.

D'expérience, nous savons qu'il est plus facile de donner à celui-ci qu'à celui-là, d'aimer tel frère, telle soeur, plutôt que tel(l)e autre, même en communauté. Pourtant la conscience professionnelle du médecin, le serment qu'il a prêté, le conduisent à soigner tous les malades, « même le diable », ajouterait frère Luc. Et notre serment professionnel, à nous, religieux (notre baptême déjà !), ne nous lie-t-il pas à les aimer tous, « même le diable », si Dieu nous le demandait ? Qu'en faisons-nous ? C'est ce

que nous avons voulu dire en refusant de prendre parti ; non pour nous réfugier dans la neutralité qui se lave les mains - elle est impossible -, mais pour rester libres de les aimer tous, parce que c'est là notre choix, au nom de Jésus et avec sa grâce. Si j'ai donné ma vie à tous les Algériens, je l'ai donnée aussi à « l'émir » S.A. Il ne me la prendra pas, même s'il décide de m'infliger le même traitement qu'à nos amis croates. Pourtant je souhaite vivement qu'il la respecte, au nom de l'amour que Dieu a aussi inscrit dans sa vocation d'homme. Jésus ne pouvait souhaiter la trahison de Judas. L'appelant encore « ami », il s'adresse à l'amour enfoui. Il cherche son Père dans cet homme. Je crois même qu'il l'a rejoint.

D'expérience, nous savons que ce martyre de la charité n'est pas l'exclusivité des chrétiens. Ce témoignage, nous pouvons le recevoir de n'importe qui, comme un don de l'Esprit. Derrière toutes les victimes que le drame algérien a déjà accumulées, qui peut savoir combien de « martyrs » authentiques d'un amour simple et gratuit ? On pense à cet homme qui l'autre jour a sauvé la vie d'un policier blessé, près de Notre-Dame d'Afrique. Peu de jours après, il devait payer ce geste de sa propre vie. Et ce musulman bosniaque qui a sauvé ses compagnons de chantier, il risquait bien sa vie, lui aussi. Plus haut dans le temps, je ne peux oublier Mohamed qui un jour a protégé ma vie, en exposant la sienne... et qui est mort assassiné par ses frères parce qu'il se refusait à leur livrer ses amis. Il ne voulait pas faire le choix entre les uns et les autres. *Ubi caritas... Deus ibi est !*

Nous voici ramenés au témoignage de Jésus, à son martyre : *pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis... Vous êtes, tous, mes amis !* Ce témoignage, nous l'accueillons avec la conscience que *l'esprit est prompt, mais la chair est faible.* C'est bien pourquoi il nous laisse sa chair à manger, à assimiler, comme le Pain de notre témoignage...

Le « martyre » de l'innocence

1er avril 1994 - Vendredi Saint

Textes : Is 52, 13 – 53, 12 ; He 4, 14-16 ; 5, 7-9 ; Jn 18, 1-19, 42

Il n'a pas été égorgé. Non, Dieu n'a pas laissé la bête égorger sa tourterelle (Ps 73). Il a été torturé, certes, et sa mort lente en croix fut un rude supplice... mais faut-il évoquer ici d'autres raffinements de cruauté que la bête humaine a su inventer contre son semblable avant le Calvaire, et depuis, et encore maintenant, et tout près de nous ? Va-t-on devoir relativiser ces souffrances du Christ qui disent pourtant quelque chose d'essentiel à notre foi ?

Si celles-ci nous parlent si fort, c'est sans doute parce que nous y déchiffrons un témoignage, un « martyre » dont nous avons besoin. « Martyre de la charité », on l'a dit hier. Mais l'amour n'aurait-il pu s'exprimer aussi bien et mieux sans quitter les délices du Paradis ? Son refus de l'amour a fait violence à l'homme. Dans la Passion de Jésus, il nous faut bien reconnaître, comme frère Christophe nous y invitait dimanche,

le témoignage, le « martyre » de la non-violence : une revanche d'un Dieu aux mains nues, clouées même.

Seul est non violent en vérité, celui qui n'a fait violence ni au ciel ni à la terre. Nous voici invités à célébrer, devant ce cadavre d'une humanité violentée par des hommes violents, un autre témoignage dont nous avons tous besoin pour échapper à la complicité sournoise que la violence trouve en chacun de nous, le témoignage, le martyre de l'INNOCENCE.

Bien sûr, je repense à ce que constatait Gilles Nicolas lorsque nous nous sommes retrouvés ici même pour unir le sacrifice des Croates à celui de Jésus (le 16 décembre) : « Cette année, le massacre des Innocents a précédé Noël ! » De fait, nous confessons l'innocence de ces petits enfants massacrés parce que l'un des leurs présentait une menace anonyme pour le pouvoir en place. Nous confessons du même coup l'innocence de cet Enfant-là, né dans la nuit de Bethléem, et que nous retrouvons maintenant dans les ténèbres du Golgotha. N'allons pas dire, pour autant, que nos frères Croates étaient des enfants de choeur. Pas plus que nous ! Cette innocence que nous leur reconnaissions tout de même, nous la relions directement au supplice qu'ils ont subi : non, ils n'avaient pas mérité cela ! Il aura fallu un châtiment disproportionné, violemment inhumain, pour nous aider à retrouver en eux la trace de l'innocence, et à la proclamer comme fondant le droit de tout homme au respect de sa vie. Rejeter la peine de mort, même pour les criminels, ne pas vouloir la mort du coupable, c'est confesser cette conviction. A fortiori, nous voici tous blessés, meurtris, lorsque l'aveuglement et la haine ne savent plus qu'inventer comme tortures pour se venger, ou simplement pour le plaisir de voir le sang couler. Ainsi... un homme est parti au maquis ; on va chercher à la maison ses deux plus jeunes frères - 22 et 17 ans. Quelques jours après, le père est convoqué par la police qui lui restitue les deux cadavres, affreusement mutilés, sans autre explication que la consigne du silence. Et que d'exemples de ce genre ! Tant d'horreur laisse sans voix. On se reprocherait presque d'être encore vivant. Qu'ont-ils fait, eux, pour mériter cela ? Qu'avons-nous fait de plus ou de moins pour être encore là, intacts ? On nous dit : « Vous n'êtes pas des étrangers comme les autres, vous, les religieux ! » Piètre consolation. En nous, une solidarité parle plus fort que le simple droit à la vie. Impossible de se laver les mains avec Pilate : « C'est leur affaire. Je suis INNOCENT du sang de cet homme ! », « pas responsable », qui peut dire cela ? Je comprends Janine Chanteur (cf. « Les petits enfants de Job ») quand elle reproche à Job de clamer son innocence : « En plaidant non coupable avec tant d'opiniâtreté, ne le vois-tu pas, Job, tu es encore plus inhumain... Nous n'avons rien fait de mal, et cependant, c'est notre faute ! » Le mot même « innocent » dit la chose. Il dit la cassure du péché jusque dans notre langage. Dans le monde hellénistique au moins, il a fallu inventer une théologie négative pour dire Dieu sans trop d'anthropomorphismes plus ou moins idolâtres ; de même, nous avons bien dû nous donner les mots d'une anthropologie négative pour remonter à la source de l'homme, plus loin que cette nature viciée qui ne serait que l'ombre de son contraire originel : non coupable, non violent, innocents, c'est-à-dire non nuisible, non capable de nuire. Mais qui donc est innocent ? Comme on se reconnaît dans le cri

de cette mère (Janine Chanteur, toujours) affrontée comme tant d'autres au « malheur innocent » de son enfant handicapée : « Comment être innocent quand la victime n'a rien fait de mal ? »

Nous voici donc devant la « victime qui n'a rien fait de mal », pour accueillir son témoignage, son martyre, et découvrir la densité unique et prenante de ce martyre, celui de l'innocence. *Seul l'amour est digne de foi* : c'est le titre d'un beau livre de Urs von Balthasar. Plus profondément peut-être, seule l'innocence est digne de foi. Cette dignité suprême s'est révélée sous nos yeux, là, en croix. Pour la confesser, il suffirait de savoir qu'on ne la partage pas. Mais suis-je assez convaincu d'être complice de « ça » ? Pauvres hommes mêlés que nous sommes devant la croix, nous plaidons non coupables, comme Pilate ! Le laisserons-nous seul à accepter d'être mis « au rang des coupables » ? Je me reconnais bien dans ce paradoxe dont l'ami Mohamed faisait, ce matin même, sa prière : « Dieu, écoute-nous ! Excuse-nous ! Pardonne-nous ! On n'a rien fait de mal ! »

Au calvaire, c'est un malfaiteur qui m'ouvre les yeux : *Lui, il n'a rien fait de mal ! Pour nous, c'est justice !* Et Judas reste apôtre lorsqu'il témoigne : *J'ai péché en livrant un sang innocent.* Ils portent un plus lourd péché ceux qui lui répondent alors : « Que nous importe, c'est ton affaire ! »

Devant cet Innocent-là, impossible d'en rester au réflexe qui consisterait à ne revendiquer que ses propres fautes, comme dans le verset coranique : « A moi mes actes, à vous les vôtres ! Vous vous déclarez innocents de ce que je fais. Je me déclare innocent de ce que vous faites » (Coran S. 10, 41). Job s'est défendu pied à pied *Jusqu'à ce que j'expire, je maintiendrai mon innocence* (Jb 27, 5). Il lui faudra faire ce chemin de conversion qui le conduit à se taire, à mettre enfin sa bouche dans la poussière, comme Élie le prophète: *Prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères !*

Oui, Celui-là seul aurait pu dire : *Je n'ai commis ni faute, ni péché, ni le mal, Seigneur !* (Ps 58). Et pourtant il ne s'est jamais proclamé « innocent ». Il ne s'est pas lavé les mains. Saint Paul dit même : *Il s'est fait PÉCHÉ pour nous !* Il a seulement posé la question : *Qui de vous me convaincra de péché ?* L'innocence n'accuse pas. Et puis, lorsque tout fut consommé sur lui de notre injustice et de notre lâcheté, il a plaidé « non coupable » pour nous : *Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font !* L'innocence qui excuse tout.

C'est alors que le ciel se déchire : l'innocence de l'homme et celle de Dieu peuvent éclater conjointement : « C'est dans cette innocence, c'est dans cette enfance éternelle que gît le Mystère de Dieu qui se révèle en Jésus Christ, disait Maurice Zundel dans la lecture de cette nuit, et ce Dieu-là, ce Dieu qui est libre de lui-même, ce Dieu qui ne se regarde jamais, ce Dieu qui ne se complaît pas en soi, ce Dieu qui n'existe qu'en se donnant (ce Dieu qui est donc tout à l'opposé de ce que le péché m'a fait), ce Dieu, de quel monde peut-il être le Créateur sinon d'un monde libre, libre jusque dans les dernières fibres de son Existence ? »

En effet, la création va pouvoir reprendre sa place dans cette innocence divine qui est sa matrice originelle. En arabe, la racine de l'innocent (*BaRîoun*) veut dire CRÉER, en

hébreu, tirer du néant. Puis, dans un deuxième temps, elle signifie: guérir, affranchir du mal, absoudre. Elle témoigne que l'innocence perdue peut être recouvrée ; elle n'a pas été détruite complètement. Elle subsistait quelque part, comme à la racine de chacun. Jésus en témoigne pour nous : *Ecce homo !* Et c'est Pilate qui le dit, « *innocemment* », désignant ainsi notre innocence première et dernière dont voici le « *martyr* », le témoin. Au pied de la croix, cette innocence est là, comme en attente d'elle-même. Elle a nom et visage: MARIE, la nouvelle Ève. Elle est prête à nous enfanter à neuf, TOUS : *Voici ta mère ! demeure de ma splendeur, pleine de grâce...*

Le « martyre » de l'espérance

2-3 avril 1994 - Vigile Pascale

Textes : Gn 1,1-2,2 ; Gn 22,1-18 ; Ex 14,15-15,1 ; Is 54,5-14 ; Is 55,1-11 ; Ba 3,9-4,4 ; Ez 36,16-28 ; Rm 6,3-11 ; Mc 16, 1-8

Elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur !

Le mutisme et la peur ! Et nous avons chanté Alleluia ! Nous avons tout éclairé, nous nous sommes donné la paix, sur cette conclusion, ces deux dernières notes de notre longue célébration de la Parole ; étrange « Bonne Nouvelle » ! mutisme et peur... Cela sonne si faux qu'on donne en général le conseil « pastoral » d'arrêter la lecture du texte deux versets plus haut : *Là, vous le verrez !*

Impossible pour nous de ne pas aller jusqu'au bout de cette Parole d'évangile, au nom de la réalité qui est la nôtre, et depuis de longs mois.

Tout notre environnement participe à ce climat concret de mutisme et de peur qui empoisonne le pays et le paralyse. Et en nous-mêmes, que de complicités nouvelles avec ces réactions, au fil des événements, des informations et des rencontres. Nous n'en sommes pas très fiers. Personne d'entre nous, je crois, n'y a échappé... hormis peut-être notre frère Luc. Un ami traduit ainsi la consigne qu'il se donne : « Se taire et se terrer ! » (il est vrai qu'il est ermite !).

En fait, toutes ces formes de témoignages, de « martyres », que nous avons évoquées tous ces jours, ne sont-elles pas le plus souvent viciées, stoppées dans leur élan par ces deux freins instinctifs : mutisme et peur ? Ils pèsent lourd sur le témoignage de la foi, sur celui de la non-violence, sur ce que nous avons appelé le « martyre » de la charité ou celui de l'innocence. Nous avons vite fait de nous identifier à Pierre reniant, à Pilate laissant faire.

Mutisme et peur, voici donc que l'Évangile leur accorde ici droit de cité. Mieux que cela, ils constituent, selon les meilleurs témoins, les deux derniers mots de l'évangile de Marc. Y aurait-il un mutisme, une peur évangéliques ? capables d'évangéliser les nôtres ? peut-être même de les rendre évangélisateurs ?

Reprendons le fil des événements. D'abord, elles ne manquaient pas de courage, ces femmes se hâtant vers le tombeau. Les voilà, premières levées, pour un service qui aurait nécessité aussi quelques hommes : il y avait cette pierre à rouler. Or, eux, ils n'étaient pas là. Étonnant comme, autour de ce corps qu'elles vont embaumer, tout

paraît commencer : le jour - c'est grand matin -, la semaine - c'est le premier jour -, le soleil - il se lève à peine-, les parfums - ils sortent du magasin ; c'est au premier regard qu'elles voient la pierre roulée ; elles sont encore sur le seuil... Et là, tout bascule. C'est le commencement absolu. Les voici hors d'elles-mêmes, happées dans une expérience qui ressemble fort à celle des disciples lors de la Transfiguration. Le témoin vêtu de blanc a beau leur dire : *N'ayez pas peur !*, puis *Allez dire... !*, elles vont fuir, tremblantes, et c'est, au contraire, le mutisme et la peur. La peur de ce commencement absolu qui les a surprises au lieu même où tout semblait s'achever. Le sentiment confus qu'il ne s'agit pas là d'un simple recommencement, même s'il vous *attend en Galilée*, comme dans vos débuts avec Lui, s'il continue de « précéder » pour que vous puissiez continuer de marcher à sa suite.

Il a suffi que ce témoin venu d'ailleurs prenne la place du Crucifié pour qu'elles entrent, à corps perdu, dans cet au-delà de la mort qui va donner à leur foi la dimension de l'ESPÉRANCE : *Le Christ, notre espérance, ne meurt plus ; sur Lui, la mort n'a plus aucun pouvoir !* En Lui elles avaient cru... seulement, voilà, depuis trois jours il était mort. Elles venaient embaumer son corps. Elles venaient embaumer leur foi en Lui. Depuis, beaucoup d'autres ont réussi à le faire ! Or Il n'est plus là. Leur baume est sans objet. On n'embaume pas « celui qui précède ». On n'embaume pas l'espérance en marche ; elle vous a saisis, mais elle reste devant, insaisissable. Celui qu'on espère, on ne le voit plus, même mort. En fait, c'était peut-être lui, le jeune homme vêtu de blanc ? C'est Lui, et Lui seul, qui peut mener notre ESPÉRANCE sur son orbite, simplement parce qu'il précède, en Galilée et jusqu'aux extrémités du monde. Mais désormais il n'est plus dans le monde, et ses témoins sentent bien qu'ils ne sont déjà plus « de ce monde ». Il leur faut rendre compte de cette espérance qui a passé la mort et vaincu le monde. Les voici « projetés hors d'eux-mêmes », vers l'inconnu qui traverse un tombeau vide où la place est à prendre. Il faut mourir à soi, et sans un mot, car les mots manquent quand le Verbe n'est plus là pour les donner...

Le mutisme et la peur des femmes se situent à l'exacte jointure de la foi qui sait comment parler, avec intrépidité même, et de l'espérance qui doit accepter sa logique propre faite de silence et de distance. L'Esprit-Saint fera le lien.

Il me semble que nous recevons là aujourd'hui, comme un surcroît d'appel pour ce « martyre » qui nous est destiné, celui de l'ESPÉRANCE. Oh ! Il n'est ni glorieux ni brillant. Il s'ajuste exactement à toutes les dimensions du quotidien. Il définit depuis toujours l'état monastique : le pas à pas, le goutte à goutte, le mot à mot, le coude à coude... et cela qu'il faut recommencer, en vie régulière, chaque matin, encore dans la nuit, et cela qu'il faut continuer de ruminer, de corriger, de discerner, d'attendre surtout. Voilà bien le chemin par où « il nous précède », « de commencement en commencement, par des commencements qui n'ont pas de fin... » pour parler comme notre père saint Grégoire de Nysse.

Et notre « Galilée » à nous, là où nous avons choisi de Le suivre, puisque partout, désormais, Il est DEVANT, c'est donc ce pays d'Algérie, dans son aujourd'hui pascal. Seule l'espérance peut nous y maintenir à notre place. Il aura fallu que Moussa nous

le rappelle, comme d'instinct, peu après la « visite » de Noël : « Nous comme vous, disait-il, nous ne pouvons nous en sortir que par l'espoir. Si vous partez, votre espoir va nous manquer, et nous perdrions le nôtre ! » Il parlait d'espoir. À nous de traduire en espérance, c'est-à-dire plus loin que l'horizon barré par la menace de mort, puisque c'est par-delà qu'il « nous précède ». L'insécurité du lieu et du moment, la condition d'étranger, la réserve à garder, n'est-ce pas là monnaie classique en régime d'espérance ? Sans oublier la confiance en l'autre et le chemin parcouru ensemble dont la vérité s'impose encore, impossible à renier, même quand la rencontre se fait plus rare et brouillée. Témoins de cette espérance pascale, nous sommes provoqués à l'être si nous voulons exorciser nos peurs trop immédiates et leur donner sens et valeur de rencontres avec l'Absolu de Dieu. Nous y inviterait aussi le beau verset coranique qui affirme: « Pour celui qui espère la Rencontre du Seigneur, le terme fixé par Dieu approche » (S. 29, 5). De la sorte, même nos peurs peuvent contribuer à nous approcher de Dieu :

- peur du lendemain, vaincue par la patience de chaque aujourd'hui, car enfin demain n'appartient qu'à Dieu et à la gloire pascale...
- peur de la mort violente, vaincue par la présence du Vivant de Pâques portant stigmates...
- peur de la guerre civile, vaincue par la certitude que la PAIX n'est pas de ce monde, pas plus que ces témoins du Ressuscité que nous sommes...
- peur de l'islam et de ces autres croyants tentés d'intolérance, peur elle aussi vaincue d'avance par le don de l'Esprit oeuvrant la communion des saints, « merveille sous nos yeux » si souvent...

Nous avons donc besoin de cette espérance pascale qui nous dit, comme aux femmes de l'évangile, que, si tout continue, rien ne sera plus comme avant. Dans cette nuit très sainte, redisons le oui de notre baptême à Celui qui nous précède sur la terre comme au ciel (et maintenant au ciel comme sur la terre) ; et rejoignons la cohorte de ces témoins que nous déclarons justes et saints parce qu'ils ont su espérer contre toute espérance. C'est de l'intérieur du mutisme et de la peur, comme de l'intérieur du tombeau, que l'espérance peut monter, vivante comme un cri, le cri du témoin, du « martyr », d'âge en âge : « Il est ressuscité, ALLELUIA ! »

Le « martyre » de l'Esprit-Saint

22 mai 1994 - Pentecôte

Textes : Ac 2,1-11 ; Ga 5,16-25 ; Jn 15,26-16,15

C'est l'Esprit qui rend témoignage... (1 Jn 5, 6).

Pentecôte... au lendemain de l'Aïd-el-Adhâ, de la « fête du sacrifice », de la « grande fête » (l'Aïd-el-Kebir). La Pentecôte aussi, une « grande fête » ! « Alors, qu'est-ce que tu sacrifies, qu'est-ce que tu égorges ? » me demandait un jeune du voisinage. On pourrait être tenté de répondre j'offre la foule des TÉMOINS qui, depuis cet événement-là que nous célébrons, n'ont cessé de livrer leur vie pour l'annonce de l'Évangile, à l'exemple de leur Maître et Seigneur.

En effet, la Pentecôte n'est-elle pas d'abord la grande fête du TÉMOIGNAGE, c'est-à-

dire du « martyre » (en grec), ou encore, de la *shahâda* (en arabe) ? Les apôtres étaient là, cloîtrés dans leur peur, mais fidèles à attendre en prière ce que Jésus avait promis. Et voici que les portes s'ouvrent. Un grand courant d'air dans tout leur être. Les langues se délient. Les coeurs s'élargissent aux dimensions du monde, réuni là et qu'ils ne voyaient pas. Bientôt Pierre prendrait la parole *Ce Jésus... Dieu l'a ressuscité. Nous en sommes témoins.* (Ac 2, 32). Plus tard, il ajouterait la précision nécessaire qui avait échappé au premier moment tant ils ne faisaient qu'un avec la force neuve qui les portait à témoigner : ... *nous sommes témoins de ces choses, nous et l'ESPRIT SAINT que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent* (Ac 5, 32) .

Jésus le leur avait annoncé : *Quand viendra le Défenseur que je vous enverrai d'autrê du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra TÉMOIGNAGE en ma faveur. Et vous aussi - vous ensuite - vous rendrez témoignage* (Jn 15, 26). C'est la Bonne Nouvelle, l'Évangile de ce jour. Nous proclamons que l'Esprit-Saint nous a été donné, et nous témoignons qu'il témoigne en nous. C'est la « grande fête » du témoignage de l'Esprit, sans lequel le témoignage de l'Église, celui des apôtres, le nôtre, serait nul et vain. Nous célébrons le DON de ce Témoin qui n'en finit plus de se communiquer, de génération en génération, de langue en langue, de vie en vie, comme dans une course de relais, portant la flamme de l'Amour jusqu'aux extrémités des coeurs.

Nous célébrons le « martyre » de l'Esprit-Saint. *Pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* (Jn 15, 13). C'est là le témoignage de Jésus, son mystère pascal. C'est là, de toute éternité, le témoignage de Dieu. Si l'Esprit-Saint est le « martyr » par excellence, c'est parce qu'il est le don vivant que le Père et le Fils se font mutuellement de tout ce qu'ils sont. Il est la *VIE* en Dieu, éternellement donnée, et désormais communiquée à la terre pour une nouvelle création impliquant le sang et la souffrance d'un enfantement laborieux.

Il semble bien en dehors du temps ce premier « témoignage » de l'Esprit présidant à la genèse, dans la sérénité d'une construction parfaite. Tout était bon... il planait sur les eaux de ce baptême primordial, dans l'amour du Père où le Verbe éveillait toutes sang répandu. Il se suffisait à lui-même. Il s'inscrivait profond, comme un sceau, une image, une ressemblance. Encore aujourd'hui, il émerge parfois, trace vierge d'une grâce initiale dans un coeur d'enfant que le mal a pu effleurer sans le déflorer...

En Jésus, ce témoignage est ressuscité. L'homme est restitué à lui-même. De toutes ses forces, l'Esprit vient témoigner que c'est cela que le Père a voulu pour nous. Que c'est cela qu'il vient accomplir en nous, dans la patience de nos cheminements cahotiques. Et ce témoin est là, qui veille et ne désespère pas. Il sait qu'en tout homme le Christ se cherche et s'accomplit. *L'Esprit-Saint en personne atteste que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8, 16). Il est le témoin qui suscite les témoins, il est le « martyr » sans lequel il n'y a pas de martyre. Lui seul peut authentifier le témoignage. Elle est sûre, cette parole de Jésus : *Ne vous faites pas de souci ! L'Esprit-Saint vous donnera de dire et de faire...* Et ce témoin, ce *shahîd*, nous dit ne pas se satisfaire d'une *shahâda* purement verbale ; *Ils disent et ne font pas ! Ce shahîd nous dit que le témoin se reconnaît à ses fruits.* D'après saint Paul (2^{ème} lecture), voilà ce que produit le témoin quand son

témoigne lui vient de l'Esprit : *Amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, humilité, maîtrise de soi...* (Ga 5, 22 ss.)

Et l'Esprit lui-même nous invite aujourd'hui « à élargir notre regard pour contempler son action présente en tout lieu et en tout temps » (RM n° 29). Nous pouvons tous en témoigner - et plus encore dans la situation douloureuse qui est la nôtre - nombreux sont autour de nous ceux qui triomphent des forces de mal et de désespérance parce qu'il y a en eux paix et patience, humilité, justice, maîtrise et oubli de soi... Ils sont cachés, comme l'Esprit en Dieu ; ils sont le plus souvent silencieux ; l'Esprit n'a pas de voix... Quand ils émergent, c'est parce que nous avons besoin de bornes témoins sur notre chemin. Ainsi, le cheikh Bouslimani : militant islamiste, et aussi cheville ouvrière d'une sorte de *Caritas* musulmane. Sollicité par des extrémistes de donner une *fatwa* (un jugement) autorisant la violence au nom de l'islam, il a préféré l'arrestation, la torture et finalement la mort. Pour nous tous, il est un témoin, parce qu'il n'a pas voulu pécher « contre l'Esprit-Saint ». Nous attestons que son « martyre » vient de l'Esprit, et nous proclamons que ce savant du droit musulman a partagé la grâce des simples et des tout-petits qui est de rendre témoignage à la vérité.

Ainsi l'islam ne se trompe pas lorsqu'il inscrit le nom de *shahîd* parmi les 99 plus beaux noms de Dieu. Dieu est le témoin par excellence. La spécificité de ce Témoin-là, dit le Coran, c'est qu'il se suffit à lui-même (8 fois dans le Coran). Cela veut dire qu'il n'y a pas besoin « de deux ou trois témoins » quand c'est Dieu qui témoigne. En fait, ce témoin unique, c'est l'Esprit-Saint ; et voici qu'il témoigne qu'en Dieu les témoins sont deux, le Père et le Fils ! Il s'offre à nous comme le témoin de l'un et de l'autre, et c'est sa façon de nous introduire dans l'amour qui unit l'un à l'autre. *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*, atteste le Père, mais c'est l'Esprit qui nous le fait entendre. *Abba ! Père !* atteste le Fils, mais c'est l'Esprit qui le murmure, en lui comme en nous. Sa Pâque à lui, c'est de passer de l'un à l'autre dans un total oubli de soi.

Car le signe particulier de ce témoin, nous dit Jésus, c'est *qu'il n'a rien en propre, rien à lui* (Jn 16, 13 sq.). Tout, il le reçoit ; tout, il le donne, sans rien retenir. Le témoignage de l'Esprit, c'est l'esprit de pauvreté. Il faut avoir un cœur de pauvre pour être témoin selon l'Esprit-Saint. L'homme a été créé par Dieu, voulu par le Père, avec ce cœur-là, un cœur de fils. La Pentecôte, c'est renaître à cette vocation. Ces apôtres apeurés que nous voyons confinés en prière, ils ont fait ce chemin-là qui est de se reconnaître démunis face à une mission trop grande pour eux, de tout attendre de Dieu jusqu'au premier mot de leur témoignage, d'attendre Dieu de Dieu, pour que ce soit Lui qui témoigne. Et le miracle va naître de la rencontre de deux pauvretés, celle des apôtres et celle de cette foule qui est là, dans l'attente. Dans cet événement, tout le monde semble témoigner, chacun dans sa langue, et selon sa grâce propre.

Si nous pensons à notre frère Henri et à notre soeur Paule-Hélène - et comment ne pas y penser ? -, nous savons que leur témoignage ne peut se passer de ce qu'en disent tous ceux qui ont longuement bénéficié de leur vie si vraiment donnée. Ils étaient venus, l'un et l'autre, avec un cœur de pauvre, prêts à accueillir, et ils ont confessé avoir beaucoup reçu de cette foule de gens pauvres qui les pleurent avec nous, témoignant

qu'ils leur doivent beaucoup. L'Esprit faisait ainsi le « lien de la paix », et c'est Lui qui nous aide à vivre leur sacrifice comme une Pentecôte en proclamant sur eux et avec eux « les merveilles de Dieu ».

Je laisse la parole à Henri, lors d'une réunion de notre *ribât*, il y a un an : « Nous sommes tous habités par l'Esprit... Dieu chemine avec ce peuple, avec cette religion, mais je ne comprends pas (je suis comme Marie). Je suis en recherche sur ce plan. Je me laisse questionner, et je questionne. Je déstabilise un peu l'autre, et l'autre me déstabilise. Il faut toujours essayer de découvrir ce qu'il y a de positif en chacun, et l'encourager. Être veilleurs, c'est aussi être éveilleurs, c'est aider les gens à vivre selon l'Esprit. »__

Obscurs témoins d'une espérance

17 juillet 1994

En mémoire des premiers martyrs d'Afrique, Carthage, en 180

... Tous ceux qui ont participé aux obsèques de soeur Paul-Hélène et de frère Henri à Notre-Dame d'Afrique auront été profondément marqués par l'extraordinaire sentiment de paix et de communion qui s'en dégageait. La solennité de l'Ascension, célébrée ce jour-là, nous entraînait tous aussi loin que Jésus, à travers la brèche ouverte sur l'invisible, et, tout à la fois, nous renvoyait au quotidien de ce peuple et de ce pays où nous savions devoir retrouver, jour après jour, le témoignage de cette soeur et de frère. À aucun moment, le mot de « martyre » ne fut prononcé. Il eût paru déplacé. Ils n'en avaient besoin ni l'une ni l'autre, pour s'imposer à tous, incontestables, jusque dans leur message conjoint de modestie, de petitesse : petite soeur de l'Assomption, petit frère de Marie... Ce qui leur était arrivé, cette mort brutale, s'inscrivait dans une continuité dont les jalons devenaient lumineux. Ceux qui ont revendiqué leur meurtre ne pouvaient s'approprier leur mort. Elle appartenait à un Autre, comme tout le reste, et depuis longtemps. « Ça fait partie du contrat, disait Henri en riant, et ça sera quand Il voudra. Ce n'est pas ça qui va nous empêcher de vivre, tout de même ! » Peut-être est-ce qu'on appelle des « chrétiens en sursis » ?

Henri comme Paul-Hélène, c'était une constante exigence de régularité spirituelle : prendre les moyens quotidiens de la prière, qui font que le dernier jour ne diffère guère des précédents. Simplement, on est prêt à accueillir les élèves (c'est l'heure), comme à partir (et voilà que c'est l'heure). Henri, c'était aussi un regard vers l'Islam qui ne cessait de se laisser remettre en cause, de l'intérieur d'une quête de Dieu toujours en éveil. « Je me laisse questionner, et je questionne, je déstabilise un peu l'autre, et l'autre me déstabilise... C'est comme Marie, je ne comprends pas, mais je garde. Ce qu'ont saisi les petits, c'est merveilleux. Les savants (sous-entendu de « l'islam ») me bloquent les affaires ».

Un frère, une soeur ont donc été tués sur leur lieu de travail, au cœur de leur existence de tous les jours, dans la « tenue des serviteurs », parmi ces jeunes du quartier qui cherchaient là les mêmes chances que d'autres, plus fortunés, d'accéder à la culture et à l'épanouissement de leurs capacités intellectuelles et humaines. Henri était à son

affaire, même dans les situations les plus opposées. Directeur d'école redevenu simple enseignant dans un lycée algérien, il avait su constamment inventer la bonne façon de s'ajuster là au charisme de sa congrégation enseignante, à l'école de Marie. À la bibliothèque, il tenait beaucoup à l'ambiance intérieure ; qu'elle soit faite de silence, de travail et de respect mutuel, de confiance ; la beauté du cadre, si soigneusement restauré, y prêtait. « Ces jeunes, disait-il, vivent la violence partout, dans la rue comme chez eux. Il faut qu'ils fassent ici l'expérience de la paix possible qu'ils portent en eux. »

Paul-Hélène et Henri étaient donc à leur place. Offerts, sans défense. Ils se savaient vulnérables. Ils n'ignoraient pas la peur. Ils prouvaient simplement qu'elle peut être traversée de part en part, et donc dépassée, par l'urgence plus grande d'une disponibilité à l'autre. Tout a été rapide. Une seule balle pour chacun. En plein visage pour le frère. Il s'est affaissé en ramenant sur sa poitrine la main qu'il venait de tendre au meurtrier ; il achevait ainsi le geste de l'accueil tel qu'il se pratique ici, comme pour mieux dire qu'il vient du cœur. La soeur a été frappée par derrière, à la nuque. Elle avait vu le frère s'écrouler. Elle a levé les bras dans un geste d'étonnement qui lui était familier. Elle est morte étonnée, comme les enfants. Mort violente, certes, et pourtant si naturelle en apparence : « Ils avaient l'air de dormir », dit un témoin. Aucune trace de souffrance, ni de peur. « Chaque rencontre est celle de Dieu » disait Henri, et il ajoutait : « Je lui demande d'en rater le moins possible ! » Il n'aura pas « raté » cette rencontre dernière, nous laissant la prolonger indéfiniment en appliquant la consigne qu'il s'était donnée à lui-même pour faire face au désarroi ambiant : « Dans nos relations quotidiennes, prenons ouvertement le parti de l'amour, du pardon, de la communion, contre la haine, la vengeance, la violence » (Lettre du 4 février 1994).

Ainsi, avec tous ceux qui se savent menacés, avec les personnels directement exposés, spécialement les femmes et les jeunes du contingent, et tous ceux-là dont on ne parle jamais, Paul-Hélène et Henri ont eu, « jusqu'à l'extrême », l'humble courage des petits gestes d'aujourd'hui qui assurent la victoire de la vie sur toutes les forces de destruction. Ils sont bien ces « obscurs témoins d'une espérance » que chante une hymne fériale. C'est sur eux que repose tout l'avenir du monde. Qui donc oserait croire à cet avenir s'ils n'étaient là, à nos côtés, pas à pas, coude à coude, instant après instant, patients et obstinés, lucides et optimistes, réalistes et libres, infiniment ? Selon l'adage soufi, « ils n'ont pas attendu de mourir pour mourir » ; ils n'ont pas attendu les persécuteurs pour s'engager dans le martyre, réinventant ainsi, au creux des masses, ce que les moines allaient chercher dans les déserts après l'âge des persécutions : le « martyre de l'espérance ». Tel est bien le « risque » que nous « vivons quotidiennement » par ici ; depuis longtemps il s'est imposé à nous. C'est un choix qui doit pouvoir tenir, même actuellement. Il y a fort à parier que beaucoup le font aussi « à une heure de vol d'Alger » ! En marge de ce risque-là, aurions-nous encore quelque chose à dire de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui ?

« TU ES L'AUTRE QUE NOUS ATTENDONS ! »

10 Décembre 1995 - 2ème Dimanche de l'Avent

Textes : - Is 11,1-10 : Le loup habitera avec l'agneau...

- Rm 15,4-9 : Accueillez-vous les uns les autres...

- Mt 3, 1-12: Celui qui vient derrière moi est plus fort que moi...

Tu es l'Autre que nous attendons... Ce thème proposé pour tout cet AVENT (cf. fiches liturgiques de Saint-Brieuc) peut nous aider, me semble-t-il, à interpréter utilement les lectures de ce dimanche. Cette hantise de « l'Autre attendu » court dans toute l'Écriture. Elle s'inscrit en filigrane dans la trame de chacune de nos vies marquées de rencontres et d'attentes successives.

L'autre, tout autre, s'offre à nous comme un compagnon possible d'aventure humaine, comme l'ami attachant, comme le frère dont nous éprouvions le manque, capable de partager avec nous le pain et le sel au chemin de la vie.

L'autre, tout autre, se présente aussi comme l'étranger dont la ressemblance s'avère souvent trompeuse, un séducteur porté à nous voir « autre », comme lui, et donc à nous altérer gravement ; parfois même comme un adversaire prompt à nous contester dans nos derniers retranchements.

Ainsi, là où il n'y a pas respect mutuel de ce que chacun est, un conflit d'identité menace, avec le risque de défigurer l'autre, ou de se laisser soi-même assimiler par lui, de détruire ou d'être soi-même détruit. On aurait vite fait d'être l'agneau d'un loup, et l'inverse est bien possible !

Pourtant, dans la richesse inouïe de sa création, comme dans la diversité des hommes eux-mêmes, Dieu nous a bien préparés à accueillir la différence. Celle-ci s'inscrit comme une composante incontournable de tout amour. Davantage encore quand cet amour s'exprime et se vit à l'image même de Celui dont il émane. Mystère insondable de ce Dieu Unique-en-Trois, où l'Esprit fait sans cesse la différence, entre le Père et le Fils d'abord, puis, de proche en proche, de l'un à l'autre d'entre nous.

Dans le témoignage où notre soeur ODETTE exprimait, l'an dernier, les raisons personnelles qui l'amenaient au choix de rester en Algérie, malgré la tourmente et ses violences, elle disait avec fermeté : « RESTER, c'est affirmer notre droit humain fondamental : le droit à la DIFFÉRENCE (avec reconnaissance de ce droit par les Algériens, entre eux, dans leurs propres diversités). » Ceux qui ont assassiné ODETTE et tant d'autres, voulaient éliminer leur « différence ». Mais il nous faut continuer d'affirmer que ce « droit à la différence » est une bonne nouvelle pour tout le monde. C'est là notre « évangile ».

Dans notre 1ère lecture (Is 11,1-10), c'est bien l'ESPRIT qui, le premier, va discerner ce *rameau jailli de la souche de Jessé*, déjà si lourde de générations variées. Un rejeton qui se distingue des autres, d'abord parce qu'il vient proclamer, parmi les hommes, la différence de Dieu. Non, il ne sera plus possible de céder à l'illusion du Tentateur pressant l'homme de gommer la différence radicale : *Vous serez comme des dieux !...* Le péché est là, dès l'origine. JÉSUS vient proclamer que *Dieu est Dieu, et qu'il n'en est pas d'autre*. Il vient aussi comme cet HOMME qui, au milieu de nous, va vivre autrement... parce que brûlé par le FEU de l'amour qui unit sans consumer.

Avec lui se lève ce monde nouveau annoncé par Isaïe, où la différence ne s'imposera plus comme génératrice de guerre et de discorde. Une harmonie est possible dans cet univers de bêtes où l'homme fait si bonne figure, avec ces haines et ces peurs dont il est capable. Vision prophétique d'un monde où *le loup et l'agneau vivent ensemble*, où *la vache et l'ourse vont au même pâturage...* non point un monde indifférencié : la vipère reste vipère, et *le nourrisson s'amuse près du nid du cobra* sans chercher à s'y loger lui-même, ou à l'en déloger. Quelque chose est changé là qui est de l'ordre de la relation : cela même qui était blessé dans les rapports mutuels, et qui s'appelle le MAL sous toutes ses formes.

La CONVERSION sollicitée par Jean-Baptiste, au seuil d'une ère nouvelle, s'annonce bien comme une DIFFÉRENCE, à respecter, à introduire dans sa vie. Il paye lui-même d'exemple : il change de lieu, d'habit, de nourriture... et les foules le rejoignent, toutes catégories confondues ; même les Pharisiens et les Sadducéens, ennemis jurés, se présentent ensemble. Jean les vitupère violemment. Cette coalition de prétendus « enfants d'Abraham » est factice. N'est-ce pas entre eux, dans leurs relations, qu'il leur faudrait produire des « fruits de conversion » ? Il s'agit d'abord d'un grand changement intérieur qui va pouvoir redonner à leurs différences évidentes et légitimes, le sens de l'AMOUR et de sa richesse multiforme, le sens d'une communion ouverte, par l'attrait des contraires et la complémentarité des dons faits à chacun, chacune.

Se manifestera alors cet accueil mutuel où saint PAUL (2ème lecture) voit la marque du monde inauguré par Jésus-Christ : Juifs et païens, tous enfants d'Abraham dès lors que tous peuvent trouver leur place dans le concert des langues et des nations, « d'un même cœur, d'une même voix », à la gloire de l'Unique Seigneur.

Paul dit aussi que pour tendre à ce résultat, il faut « du COURAGE et de la PERSÉVÉRANCE ».

Courage pour continuer d'être soi-même dans un monde qui nivelle tout, dans un monde d'exclusion et d'intégrismes multiples. Jean lui-même ne veut pas qu'on s'y trompe : « Non, je ne suis pas... ! Je ne suis pas le Messie, ni Élie, ni même le Prophète... » Je ne suis pas l'autre, « cet autre que vous attendez ». Je ne suis que « la voix » de l'autre.

Courage aussi pour accepter l'autre tel qu'il est, là où il en est, avec ses richesses, ses limites, ses originalités, sans le rêver à la mesure de ce que nous sommes, ou de ce que nous souhaiterions qu'il soit. La confiance doit l'emporter, même s'il y a place pour le doute. C'est encore Jean qui, de sa prison, enverra questionner Jésus : *Es-tu celui qui doit venir ? Ce Messie, que nous imaginions autrement ? Ou bien devons-nous en attendre un autre ?*

Courage, en fait, de n'être que l'eau quand l'autre est feu. Sans chercher à éteindre le feu, comme l'eau le pourrait. Sans craindre que ce Feu vienne m'évaporer : il n'est pas là pour ça !

Avant ce paradis décrit en images prophétiques par Isaïe, avant l'instauration définitive du Royaume qui approche et où nous comprendrons enfin tous les « Pourquoi ? » de nos différences (cf. Coran S. 5,48), voici le temps de l'attente de l'Autre. Et c'est d'abord le

temps de la MISÉRICORDE. A nous de le recevoir avec gratitude du Tout-Autre, en obscurs témoins d'une différence, celle que Jésus introduit en venant dans le monde, *lumière dans nos ténèbres. L'Esprit de sagesse et de force, de conseil et de discernement, de connaissance et de crainte du Seigneur* préside à cette différence vers laquelle il oriente toutes celles des « autres », et la mienne propre, dans leur attente de l'Autre: différence, mon ESPÉRANCE !

Oui, vraiment, Seigneur, tu es l'AUTRE que nous attendons !

EN SITUATION D'ÉGLISE, HIC ET NUNC

Mardi 17 janvier 1995 solitude et communion

Sous le patronage de saint Antoine (et à la veille de l'ouverture de la Semaine pour l'UNITÉ des Chrétiens sur le thème de la koinonia : communion avec Dieu, et communion les uns avec les autres), revenir à l'idée du NOYAU d'Église « permanent » autour de l'évêque. C'est vrai qu'il y a des Congrégations qui sont parties en « bloc » (Clarisses, Prado, Constantine, Bon Secours). Il y a aussi, d'ores et déjà, des Congrégations qui ne sont plus représentées que par un seul membre : Soeurs des Saints Coeurs, Soeurs de la Charité, Soeurs Dominicaines des Campagnes, Petites Soeurs Assomptionnistes, au moins provisoirement, depuis longtemps les Franciscains (F. Didier), pendant 6 ans les Maristes (F. Henri). Il y a aussi des Congrégations qui ont deux membres mais en deux lieux différents, parfois éloignés : Soeurs Saint-Augustin, Soeurs Saint-Joseph d'Annecy et aussi Soeurs de Grandchamp... sans compter les Pères Blancs qui vivent seuls, ici ou là, et parfois depuis longtemps (El Golea...) et maintenant les Petits Frères : Yahya, Marcel... Les Spiritains... On peut s'étonner de ces options qui paraissent en contradiction avec la vocation de ces Instituts à la vie communautaire. En certains cas, ce peut être l'éclosion d'une vocation personnelle reconnue par l'Institut mais plus ou moins exceptionnelle. Notre Ordre a ses ermites. Le plus souvent, il s'agit d'une adaptation par consentement mutuel qui dit le lien, voulu par l'Esprit Saint, entre l'appel personnel, le charisme d'un Institut et la mission de l'Église comme sacrement du peuple de Dieu... la communauté religieuse retrouvant alors sa place de subordination pour signifier la communion en Église. Un frère, une soeur, liés à un charisme reconnu et vécu dans une Congrégation, peuvent, avec l'accord de celle-ci, et dans la liberté de leur fidélité personnelle à l'appel de Dieu, contribuer à apporter ce charisme à une Église particulière pour que soit plus complet le visage qu'elle donne du Christ... La COMMUNAUTÉ n'est pas dissoute, elle se vit autrement. D'abord comme lien à l'Église et à tous les hommes, et ce lien ne passera pas ! D'autre part, comme lien spirituel de communion avec l'Institut,

et c'est la seule expression de ce lien à l'Institut qui ne passera pas.

Jeudi 19 janvier 1995 communauté et communion

La communauté consacrée est par vocation, signe de communion... de la communion en Église, de la communion de tout le peuple de Dieu voué, dans le Christ, à se manifester comme un mystère en devenir, celui de la communion des saints dans lequel elle s'effacera comme le ruisseau se perd dans l'océan. Il peut arriver que le ruisseau s'égare, ou sèche en cours de route, que son élan soit capté par un lac plus ou moins artificiel, ou s'embourbe dans un étang. Il peut arriver aussi qu'une communauté ne fonctionne plus qu'en vase clos, se prenant pour une fin, pesant sur ses membres comme un absolu qu'on ne saurait quitter sans se déjuger et/ou trahir Dieu et l'Église, un peu comme dans le mariage. Or l'Alliance engagée dans la vie consacrée doit toujours se lire comme un lien permanent, définitif, unissant au Christ, au sein de l'Église, à travers une Congrégation et une communauté particulière qui, elles, peuvent disparaître ou évoluer sans que le lien soit substantiellement modifié. Un bon nombre d'entre nous ont déjà traversé cette expérience en croyant pouvoir changer de stabilité et donc de communauté, dans la fidélité à un appel premier dont certaines composantes ont pu se préciser au fil d'un cheminement personnel discerné en conscience, et dans l'obéissance aux médiations humaines dans la communion ecclésiale. A partir de cette considération que je crois évidente, quelques exemples qui peuvent poser question :

- Les Clarisses : ma mère m'a demandé hier : « Mais comment ont-elles pu toutes partir ? ». Une vraie question. Un seul exemple : Soeur Élisabeth, la seule professe temporaire espagnole Fille de la Charité sur Tanger. Une vocation contemplative dans ces pays (pas d'autre lieu dans le Maghreb sauf Tazert) à 3 mois de la profession solennelle. Elle voulait rester, l'a dit... elle a suivi. C'est l'exil... mais, autour d'elle, l'idée d'un « retour » a pu s'expliciter (des Clarisses espagnoles).
- Les Petites Soeurs Assomptionnistes : restèrent à quatre, une absente ; deux ont peur et veulent entraîner la 3e dans leur départ, au nom de l'obéissance... à qui ? à quoi ?
- Les sœurs du sud : la vocation spécifique des Soeurs Blanches ; remontent toutes ; restent à Ghardaïa, El Golea. Des laïques, sans vie communautaire : mais leur vie d'Église ?

Samedi 28 janvier 1995 communauté et Église

« L'Église ne dira jamais qu'il faut partir ». Les évêques ont donc affirmé cela à l'occasion de la dernière rencontre de la CERNA. Et ils le disaient en s'adressant aux religieux et à leurs Congrégations. En ce moment où nos évêques d'Algérie se retrouvent auprès du Pape pour lui présenter notre situation, il est bon d'en revenir à l'Église, et au lien de notre communauté avec notre Église, comme au lien de notre appel personnel avec la mission confiée à l'Église universelle. En fait, là sont les deux références de base : la personne et l'Église. A l'une comme à l'autre ont été données les promesses de la vie éternelle. Nous savons que les communautés, les Congrégations comme telles

sont mortelles. Les quatre premières filles de Cîteaux sont « mortes » ! L'histoire nous dit aussi que des Églises particulières, même florissantes comme celles de l'Afrique du Nord aux premiers siècles, peuvent être balayées... disparaître comme corps constitué. Ceci peut arriver, tout en laissant subsister la vocation de l'Église à exister partout... et il fut un temps où l'Église n'était représentée ici que par les esclaves des Barbaresques, comme elle l'est en Arabie Saoudite par ces esclaves des temps modernes que sont les travailleurs immigrés (des Philippins en l'occurrence, essentiellement). Peut survivre aussi au cœur d'un baptisé la vocation à partir vers ce lieu où l'Église n'est pas encore implantée... parfois désir réel, violent, mais qui ne peut se réaliser comme dans le cas de Thérèse de l'Enfant-Jésus (au Vietnam). C'est donc clair : le Pape ne dira pas à nos évêques « Vous devez partir d'Algérie ». Il y a une suffisante autonomie des Églises locales, et surtout un appel si fort de l'Église à être présente partout, localement, pour que soit respectée ou même souhaitée cette présence tant que ceux qui l'assurent croient pouvoir continuer de l'assumer. Notre chance, comme communauté, est d'avoir nous aussi par rapport à l'Ordre cistercien, une autonomie bien concrète, qui n'est pas celle de la plupart des communautés par rapport à leur Congrégation. L'Abbé Général ne nous dira pas : « il faut partir », et pas plus le Père Immédiat. Sauf à enquêter sur place, à tester le vouloir de chacun, à écouter avec une autre oreille que la nôtre, l'Église locale et l'environnement, et à conclure : « Vous n'êtes pas en mesure de rester : pas assez d'unanimité entre vous, pas assez de sécurité, c'est-à-dire de consentement à ce que vous êtes, autour de vous ». Encore faudrait-il un vote qui, sans doute, rendrait manifeste ce qu'ils auraient « senti ». On ne saurait nous dire simplement : « il est déraisonnable de rester ». Car nous avons partie liée avec le « déraisonnable », en ce sens qu'il est vraiment « déraisonnable » d'être moine... c'est toujours vrai, ça l'est encore plus de nos jours, et ici !

Mardi 31 janvier 1995 notre communauté et notre Église

Avant de continuer à réfléchir sur les motivations, les conditions, les exigences nouvelles d'une présence d'Église comme la nôtre en ce lieu et en ces temps d'épreuve pour tous, il me paraît bon de revenir sur les votes que nous avons pris (ou repris) en décembre et qui ont contribué à préciser le lien entre notre communauté et notre Église. Je disais qu'ils exprimaient un certain bon sens, qu'ils étaient un signe de santé et de cohérence réaliste. Je le crois encore. Ce qui s'est manifesté d'abord, c'est notre voeu de subsister comme COMMUNAUTÉ. Il y a là unanimité. Et cette unanimité se prête aussi bien à rester ici tant que les circonstances le permettent, qu'à se replier sur un autre lieu du pays si la chose paraît possible et souhaitable. On la retrouve, cette unanimité, dans le désir de faire le point ensemble au bout d'un an d'une éventuelle diaspora. On se donnerait alors les moyens d'un rassemblement stable dont les caractéristiques de lieu et de milieu ont été précisées, autant que faire se peut, en fonction de la mission que nous nous reconnaissions actuellement ici et qui nous a réunis de tant d'horizons variés. C'est la logique de notre voeu de STABILITÉ - qui me semble se retrouver et dans cette unanimité, et dans la permanence de cette mission - dont chacun devine qu'il sera

onéreux désormais de l'assumer au Maroc, comme en Tunisie comme en tout autre pays musulman. Quant à la participation au « NOYAU » d'Église autour des évêques, la question ne venait pas de nous, et elle a pu surprendre parce que, notamment, elle semblait en contradiction avec ce vouloir unanime de destin communautaire. Pourtant, à la question de principe d'une telle participation de la communauté à ce noyau à travers l'un ou l'autre de ses membres, il y a eu large majorité (5 oui ; 1 non ; 1 abstention). On peut se demander à quoi aboutit ce vote dès lors qu'aux deux suivants, il y a eu majorité de « non » ou d'abstentions pour une option personnelle de participation individuelle (2 oui) ou à deux (3 oui). D'autant que les frères qui ont voté OUI se savent exposés à ne pas recevoir l'aval de la communauté surtout en raison des charges qui sont les leurs dans la communauté. J'interprète cet ensemble des votes comme un désir majoritaire d'appartenance commune à ce NOYAU permanent dans lequel nous nous intégrerions ensemble aussi longtemps que l'Église et l'environnement nous le permettront. Nous sentons combien ces signes d'espérance en l'avenir vont se faire rares. Nous savons aussi que nul ne saurait y prétendre sans un surcroît d'appel de Dieu et de l'Église.

Samedi 4 février 1995 notre communauté comme telle *hic et nunc*

S'est donc exprimé chez nous comme un désir majoritaire d'appartenance communautaire au NOYAU permanent qui exprimerait auprès de nos évêques le voeu de l'Église de rester en ce pays, et de partager l'épreuve de ce peuple qui est le sien par la naissance, l'adoption ou la grâce du Baptême en certains cas. Ce désir n'est pas suicidaire, même s'il nous expose davantage aux dangers de l'heure dont une mort brutale fait partie, c'est sûr. Il faudra revenir sans doute sur le fait que le don de la mort est inclus dans le don de la vie. Mais s'il n'y a pas « suicide collectif » comme disait l'ancien wali, c'est d'abord concrètement parce que le risque ne nous paraît pas sans échappatoire. Il y a encore place, dans cet affrontement avec ceux qui nous menacent comme étrangers et/ou comme chrétiens, pour une conversion des coeurs. Disant cela, n'oublions pas le prix que Jésus a payé pour la conversion immédiate du larron ou du centurion, et, plus lointainement mais tout aussi directement, pour la nôtre. Dans le cas de Jésus, il n'y a pas eu suicide. Même s'il a choisi de donner sa vie librement, il ne s'est pas donné la mort. De plus, pour nous comme pour lui, se vivait là une démarche d'OBÉISSANCE qui lui faisait recevoir du Père cette coupe. Nul, pas même le Fils, ne peut prétendre seul à cette folie d'amour. Il y faut l'assentiment de la communion trinitaire. Pour nous, pour chacun de nous, il faut de même l'assentiment de la communauté. Et pour la communauté comme telle, il faut comme un surcroît d'appel de l'Ordre et/ou de l'Église locale. D'où l'importance du dialogue que nous avons engagé, dès le début, avec notre évêque. Et nous ne pouvons accueillir sans gravité ce que celui-ci a dit récemment à la rencontre du Presbyterium : « Quelle joie ce serait pour nous, et quelle promesse pour l'avenir de notre Église dans la société algérienne, si nous pouvions traverser la crise avec nos amis et rebâtir ensuite avec eux, dans un partenariat doté d'une nouvelle légitimité. Pensons, comme exemple-symbole, à la situation de la TRAPPE, dans son environnement, si la communauté du monastère peut survivre à la crise ». Il

faut dire aussitôt que ce partenariat dans l'aventure puiserait aussi sa légitimité dans le sacrifice gratuit de nos huit frères et soeurs qui ont déjà payé de leur vie la fidélité que nous essayons d'exprimer. Mais, il nous faut être sensibles à ce signe que l'Église vient chercher d'instinct dans une communauté. Saint Bernard a assez dit qu'un monastère était une petite Église, une *ECCLESIOLA*. Ce signe d'elle-même que notre Église ne peut plus donner dans des paroisses constituées, que des prêtres diocésains dépourvus de fidèles ne peuvent plus être de façon directement lisible, qui le donnera sinon des communautés comme la nôtre ayant partie liée avec la mission commune qui reste la même aujourd'hui comme hier : donner sa VIE à la façon de Jésus?

Mardi 7 février 1995 le don d'une présence communautaire

« Donner sa vie à la façon de JÉSUS... » Ce qui était, est en quelque sorte individuel dans la personne de JÉSUS (en réalité, oeuvre trinitaire) est devenu communautaire dans l'ordre donné par Jésus de réitérer ce que lui-même a fait. Cet ordre atteint les DOUZE, et à travers eux toute l'Église de tous les temps, toutes les communautés constituées en son Nom. Bien sûr, ce DON reste personnel en celui qui y consent, et l'Église, comme chaque communauté chrétienne, n'existe qu'en chacun de ceux qui la constituent : *tu es Pierre...* c'est là un nom de personne, mais l'appel qui est adressé à Pierre est le même pour tous : bâtir l'Église, être pierre vivante d'un peuple dont l'unité est d'autant plus forte que la vie de chacun y est engagée dans un DON d'amour à la façon de JÉSUS, pour TOUS. Évoquer encore ici la fécondité du martyre, de toute vie donnée, comme « semence de chrétiens », c'est-à-dire comme capacité de susciter une communauté vivant du même Évangile. En ce sens, la conversion individuelle devrait beaucoup moins nous intéresser, me semble-t-il, que la transformation plus lente, plus secrète, mais bien réelle de tout un environnement. La première Pentecôte a été ce courant de feu passant des DOUZE à cette assemblée nombreuse et disparate des auditeurs et témoins présents. Il y a donc quelque chose de profondément vrai et de pathétique dans l'appel de chacun de nos évêques sollicitant modestement, pauvrement, la constitution d'un noyau de fidèles autour de lui pour que soit encore présent, *hic et nunc*, le signe du CHRIST qui est de faire Église. L'évêque seul, même avec la plénitude de l'Esprit Saint (comme on dit) sait qu'il ne sera pas un signe lisible s'il demeure isolé. Et cela, même si l'Église a pu affirmer (au Synode de 1971) qu'elle n'était jamais aussi sûre d'être là, quelque part, que lorsqu'elle l'était par l'intermédiaire d'un prêtre, *a fortiori* d'un évêque réitérant chaque jour, dans l'Eucharistie, le don du Christ, source de toute communion. Nos évêques savent aussi que le don de la vie peut se vivre pour chacun de mille manières et qu'il doit rester libre, surtout lorsque pèse une menace qui tout en donnant à ce don une réelle plénitude, supprime du même coup la présence visible, la présence sacramentelle. Et en respectant le choix de chacun, ils sont encore fidèles et à leur vocation d'être Église, et à la vocation des religieux d'être communauté, lorsqu'ils préconisent la constitution de communautés inter-congrégations permettant à des personnes de faire à ce pays le don d'une présence communautaire où s'assurerait à la fois la permanence d'un appel personnel et la visibilité de l'Église-communion.

Jeudi 9 février 1995 notre communauté « dans son environnement »

Donc nous avons privilégié tant que faire se peut la permanence de notre communauté, comme telle, au sein de ce noyau d'Église qui se sentirait appelé à continuer de signifier le DON que Jésus a fait de sa vie, une fois pour toutes, en faveur de tous les hommes, et donc en faveur des Algériens d'aujourd'hui. Et notre joie, un peu émue et mal assurée, est de sentir que beaucoup de ceux qui restent comme nous, malgré tout, s'appuient sur nous, même s'ils ne viennent pas nous le dire. C'est cela que notre évêque a cru pouvoir exprimer au Presbytère. Vous aurez sûrement noté qu'il a parlé du sens de notre présence si elle pouvait traverser cette crise douloureuse « dans son ENVIRONNEMENT ». Cette mention de notre voisinage est justice : nous ne pouvons être signe d'un DON s'ils ne sont pas là pour l'accueillir, le désirer. Mieux... nous ne pouvons prétendre leur donner Jésus, de quelque façon, sans recevoir d'eux JÉSUS, de quelque façon. Ceci aussi fait partie du conditionnement même de l'Incarnation. Il y a interdépendance mutuelle. Beaucoup n'ont pas reçu Jésus... mais à ceux qui l'ont reçu, il a donné de devenir ce qu'il était lui-même, non pas seulement chrétiens, mais bien mieux que cela, enfants de Dieu. Je relève aussi qu'en parlant de notre environnement actuel comme constitutif du signe que nous sommes, notre évêque rejoint plus ou moins consciemment ce qui est pour nous une quasi évidence : il ne serait pas facile, voire impossible, actuellement de croire pouvoir être ce signe ailleurs qu'ici. Nous retrouver dans un autre environnement que celui-ci pour rester en Algérie – sous prétexte de plus grande sécurité ou pour toute autre raison – me paraît aléatoire. Non seulement parce que je ne vois pas où on puisse être « hors de danger » dans ce pays en ce moment, mais aussi parce que la consolation qu'apporterait notre maintien à notre petite Église, si malmenée, se paierait au prix d'une perte de sens dans la mesure où l'environnement ne serait plus partie prenante de cette présence comme il peut l'être ici. Ce serait un peu comme des poissons de rivière qu'on enferme dans un bocal. Évidemment, on peut toujours penser que ce tissu conjonctif avec un nouveau voisinage se tisserait alors, de jour en jour... mais si les conditions minimales de confiance mutuelle et de partage de vie ne sont pas assurées, il risque d'y avoir rejet de la greffe. Il est vrai que si nous voyons mal comment cela pourrait se faire, c'est aussi parce que, au jour d'aujourd'hui, nous pensons encore ensemble que nous n'en sommes pas là et que c'est précisément notre environnement qui nous le dit.

Samedi 11 février 1995 d'autres communautés...

Nos évêques sont donc conscients, autant que je vois, de l'importance du signe communautaire. Et il est tout aussi important de ne pas séparer ce signe de son environnement naturel qui est, lui aussi, de type communautaire. Même une communauté comme la nôtre qui inclut dans son appel une réelle séparation du monde n'a pu se concevoir, ici, comme coupée ou indépendante de son voisinage. Aucune autonomie possible sans risque de grave et inutile affrontement. Des courroies de transmission se sont créées dans l'ordre du travail et même de la prière sans oublier l'échange

qui s'est cristallisé autour du dispensaire. Et ceci nous a conduits les uns les autres à une certaine interdépendance dans le respect de ce que chacun a de différent : un équilibre fragile sans doute mais qui fait ses preuves dans l'épreuve que nous traversons ensemble. Et on comprend Soeur Anne-Geneviève quand elle découvre que, quittant Aïn Nadja, elle se coupe d'une présence de (en) quartier qui était le but premier de sa communauté lorsqu'elle est arrivée en 1958 sur Oued Ouchaya. On sait aussi combien cette osmose avec le voisinage immédiat fait partie de la vocation des Petits Frères ou des Petites Soeurs, dictant le choix de leurs implantations. On comprend que les Petites Soeurs aient refusé après l'attentat de Bab el Oued la maison des Glycines que les Soeurs Blanches venaient de quitter et qu'elles aient préféré revenir sur Oran dans ce quartier populaire où elles gardaient tant d'amis. C'est justice que de constater que, grâce à Dieu, nous ne sommes pas le seul signe communautaire demeurant en son lieu pour y faire corps avec le pays, chacun selon sa vocation propre. En ce sens, la communauté de la Maternité à Blida me paraît être un exemple-symbole extrêmement précieux. Là aussi, elle ne peut tenir qu'en s'appuyant sur un service précis et dans un groupe naturel d'autant plus significatif qu'il est mouvant : il y a le personnel de la maison, et surtout les malades qui eux se relaient, évidemment, tout en participant de cette confiance mutuelle, indispensable pour contrebalancer l'insécurité et déjouer les menaces éventuelles. Pour mieux les protéger, chacun s'arrange pour que les Soeurs n'aient pas à sortir. Leur travail est ailleurs, et on veille aussi sur leur prière ou leur détente communautaire. Chez les Petites Soeurs des Pauvres, la communauté mixte est stable, et là aussi les dévouements extérieurs ne manquent pas pour assurer la sécurité de ce groupe dont les éléments paraissent indissociables. Cependant, il nous faut accepter que ce signe communautaire puisse apparaître en lui-même provocant. C'est une communauté comme telle qui a été détruite à Tizi Ouzou, seul exemple jusqu'à présent d'un groupe totalement anéanti (avec les 7 Italiens de Djidjel).

[Mardi 14 et jeudi 16 février 1995 sur Alger]

Samedi 18 février 1995 d'âge en âge...

J'ai assez souligné, je crois, l'importance du signe communautaire et le prix que notre Église attache à ce signe en sachant le lire « dans son environnement » puisque l'Église elle-même ne peut se déchiffrer que dans un enracinement : elle est comme la colombe de l'arche de Noé qui ne revient pas vers l'arche quand elle a pu poser ses pattes et faire son nid sur une terre ferme. Avec la communauté de Tizi Ouzou, on est passé du signe à la réalité... difficile d'imaginer ce que fut pour ceux qui l'ont subi ce départ groupé et comment se sont vécues ces retrouvailles d'au-delà sans qu'il y ait eu à proprement parler séparation. Ceux que Dieu avait unis dans une même consécration de vie n'ont pas été séparés par la mort. Le signe qu'ils nous laissent demeure expressif du sens ultime de toute communauté religieuse qui est d'anticiper la communion des saints, et il l'est d'autant plus que nous sommes sensibles à la diversité des origines, des tempéraments et aussi des âges de nos quatre frères. Parce qu'il était beaucoup plus jeune, Christian, par sa présence apportait à la communauté de Tizi Ouzou l'élément

qui lui aurait manqué pour témoigner de la jeunesse, de la vitalité, de la pérennité de l'Église. Pour témoigner aussi qu'il s'agit bien d'une FAMILLE unique associant toutes les générations, d'âge en âge. Il faut nous réjouir que la Providence ait permis à notre communauté également d'exprimer quelque chose de cela, grâce à ses rajeunissements successifs : entre F. Luc, P. Jean-Baptiste (P. Étienne si on veut) et F. François, il y a tout une gamme jouant sur plus d'un demi siècle (53 ans). C'est une richesse qui appartient à notre Église comme à ceux à qui le signe que nous sommes est destiné. Nous sommes tous reconnaissants à F. Luc d'être parmi nous malgré la fatigue. Et nous aimions bien que François nous rejoigne, de même que nous souhaiterions que Philippe se fixe. A la rencontre de l'ACRCA, en janvier, le Père Fisset est intervenu pour supplier les supérieurs présents de ne pas exposer aux dangers actuels les sujets plus jeunes, soulignant précisément la perte irremplaçable que représente la mort de Christian pour les Pères Blancs qui avaient mis en lui tant d'espoir. Notre évêque a aussitôt répondu que l'âge ne faisait rien en ce cas, et que la vie de tout homme, face au meurtre, a le même prix, quel que soit son âge. J'ai cru alors pouvoir intervenir en précisant que la distinction était légitime pour les frères et soeurs qui n'étaient engagés que temporairement (ce n'était pas le cas de Christian), car la situation risque de les entraîner plus loin que ce qu'ils ont voué. Il faut au minimum qu'ils y consentent personnellement. Mais on ne saurait faire le choix de ne laisser en Afrique que les frères ou soeurs du troisième âge sous prétexte que la perte serait plus relative. Il y va du signe d'elle-même que l'Église est en droit de donner et aussi du respect de nos frères plus jeunes et de leur appel.

Mardi 21 février 1995 personne, communauté, Église...

Par le biais des âges et des engagements personnels (qu'il faudrait normalement vérifier chez les plus jeunes), on en revient à l'idée de la fidélité personnelle au sein d'une vocation communautaire reconnue et vécue en Église. Toute communauté est communion de vocations, d'appels individuels qui trouvent à se conjuguer – au sens propre du terme – à l'intérieur du charisme propre de chaque Ordre ou Congrégation. La communauté se grandit et s'agrandit chaque fois qu'elle s'ouvre à un frère ou à une soeur venu la rejoindre avec un appel personnel dont la spécificité va enrichir l'ensemble, sans remettre en cause, bien sûr, l'option fondamentale puisque c'est en elle que chacun se reconnaît, y compris, on le suppose, le nouvel arrivé. Il va falloir, à la fois, élargir l'espace de la tente, et prendre le temps de tester l'ajustement mutuel. Saint Benoît a la sagesse de solliciter que le novice soit consulté et écouté. S'il a été docile à l'Esprit en s'engageant dans la voie où il se trouve, il peut aider la communauté à préciser sa mission et à mieux y correspondre. Il fut un temps où, dans notre Ordre, il était convenu de dire qu'une communauté comme la nôtre, dans l'environnement qui était devenu le sien à la suite de l'indépendance de l'Algérie, n'était pas VIABLE puisqu'il n'y avait aucune chance de recrutement local. C'est clair que nos arrivées successives ont été la seule réponse possible à cette idée toute faite qui ne tenait pas assez compte de la fantaisie de l'Esprit. Dans le temps où nous sommes, il est bon de nous souvenir que nous avons ainsi été rassemblés, un par un, à partir d'horizons très divers, et qu'il nous a

fallu franchir un certain nombre d'obstacles, y compris au sein de l'Ordre, pour rejoindre notre lieu. Chacun d'entre nous a une histoire, en ce sens, et cette histoire lui donne du poids quand il s'agit de préciser des options communautaires. La communauté n'a pu survivre que grâce à chacun de ces chemins qui nous ont conduits ici. Mais il lui a fallu, dans le même temps, se laisser remettre en cause, réviser en profondeur le pourquoi et le comment d'une présence monastique dans ce pays qui se veut MUSULMAN. Les anciens ont été bousculés. Ceux qui sont restés ont su retrouver quelque chose qui leur tenait à cœur quand ils sont arrivés dans un tout autre contexte algérien : pour l'un, des malades pauvres il y en aurait toujours ; pour l'autre, il devenait plus vital et plus facile de prier pour les musulmans ; un autre restait lié au pays où il avait toujours vécu ; un autre assumait une stabilité africaine riche de sens pour tous...

Jeudi 23 février 1995 « priants parmi d'autres priants... »

Ainsi, nous avons tous contribué à démontrer, au fil des années (33 ans...) que notre « petite chose » restait VIABLE par la grâce de Dieu. La présence des anciens que je viens de rappeler, nous permet de parler de continuité... tandis que ceux qui sont arrivés à l'Atlas depuis l'indépendance savent leur lien avec le nouveau statut politique de l'Algérie comme avec le visage religieux unique que l'indépendance a restitué, en quelque sorte, à ce pays. Ils ne pouvaient venir ici sans accepter d'avance l'un et l'autre. Nous devenions, presque à notre insu, la seule communauté de l'Ordre enfouie dans un paysage totalement non chrétien. Certains continuaient à nous dire que cette spécificité était sans réelle importance puisque la vocation monastique est la même partout. Il suffisait de vérifier que notre environnement nous permettait de le vivre, et la plupart des visiteurs successifs convenaient que c'était le cas pour nous à condition que nous ne nous laissions pas envahir. Nous nous trouvions même dans des conditions de pauvreté, de simplicité, de dépendance qui manquent ailleurs et nous tiennent plus près des origines de Cîteaux. La loi algérienne nous était un bon « garde-fou ». Les sirènes de la consommation ne parvenaient pas trop jusqu'à nous. En 1982, un Visiteur (Timadeuc) pouvait nous dire : « Je me sens très à l'aise parmi vous ; on dit souvent que l'Atlas, c'est très spécial, et ça me gênait car je crois que la vocation monastique (cistercienne) doit être la même partout et qu'elle peut l'être parce qu'elle est universelle ; à 99%, vous êtes exactement comme à Timadeuc ». Je lui avais répondu alors que ce qui m'intéressait, c'était précisément le 1%... ou semblait résider la différence, parce que c'est par là que nous gardons une personnalité propre, et que se trouvent effectivement respectés et pris en compte ces appels de Dieu qui font que, en définitive, nous sommes ici et pas à Timadeuc (ni à Bellefontaine, ou à Tamié, ou à Aiguebelle). Il faut être reconnaissant à Dom Bernard Lefebvre de nous l'avoir rappelé dès sa première Visite régulière en 1983, en nous demandant de retrouver les moyens d'une autonomie : « L'Atlas n'est pas Aiguebelle et il n'est pas sain que votre Abbé soit depuis si longtemps celui d'Aiguebelle. Votre autonomie n'est pas liée à votre nombre qui est ce qu'il est, mais à votre situation spécifique que vous avez vous-mêmes définie ». En 1975, en effet, nous nous étions voulus « PRIANTS parmi d'autres PRIANTS ». Il avait

fallu une mesure précise sur notre « lieu » pour que nous en arrivions à cette définition à la fois simple et précise : « priants parmi ces priants autres... ». La nouvelle menace qui pèse sur nous ne change rien à cette réalité. Notre meilleure sécurité est d'en garder conscience. C'est ce SIGNE que Dieu a osé en nous rassemblant ici.

Samedi 25 février 1995 *Opus Dei...* et présence continuée

Cette vocation de « priants au milieu d'autres priants » se complète, évidemment, par celle qui nous amène à gagner notre vie laborieusement : c'est notre Règle, et c'est la loi commune de l'humanité. Heureux ceux que le chômage épargne, et ceux qui ne sont pas accablés par les dures contraintes de la concurrence. Pour nous aussi, il s'agit d'équilibrer un budget familial. Tout en restant modestes dans notre *standing*, parce que c'est un choix personnel d'Évangile, et aussi parce que la présence d'une réelle pauvreté matérielle autour de nous rendrait intolérable une infidélité à cet aspect important de notre consécration monastique. Nous savons assez qu'il n'est pas si facile, moralement, psychologiquement, d'être à l'évidence un « gros propriétaire terrien », même si nous sommes une des exploitations les plus réduites de notre Ordre. Cependant, il reste vrai que notre vocation s'exerce plus directement comme un *Opus Dei* : ne rien préférer à l'Oeuvre de Dieu... Et cela, nos voisins le perçoivent. Le *SALÂT* vient aussi rythmer la journée de *tous* les musulmans (et pas seulement d'une élite). En Islam, il ne s'agit pas d'un appel particulier... c'est le commun des musulmans qui, cinq fois par jour, se savent interpellés par l'appel à la prière, même s'il en est beaucoup qui ne répondent pas visiblement à cet appel. Le jeûne, l'aumône font aussi partie de la vie de chacun. On comprend donc que le Cardinal Duval ait pu nous dire, un jour, que la « vie trappiste » (sic) était la meilleure façon de faire comprendre l'instinct religieux de l'Église en milieu musulman. De fait, nos heures de prière ont toujours été respectées. Il y a eu aussi, dans notre histoire plus récente, la sollicitation des Alawis, puis la proposition que nous avons faite d'une salle de prière, et ce voisinage qu'elle implique... Autant de jalons qui ont soutenu notre propre fidélité spécifique. Outre le Cardinal, nombreux sont les chrétiens de notre Église qui nous ont redit – encore actuellement – le prix qu'ils attachaient à cette présence, à cette fidélité. Par là, nous pouvons dire que si ce signe venait à lui manquer, notre Église serait mutilée, et mutilé aussi le dialogue islamo-chrétien dans sa recherche actuelle, laborieuse, malaisée. Par là, la requête de nos évêques sur le fameux « noyau » permanent devait nous interpeller nous aussi. Par là, nous sommes amenés à l'idée que si notre communauté ne pouvait rester dans son ensemble - ce qui est son choix préférentiel clairement exprimé, je crois – il devrait y avoir place pour une solution de maintenance, même réduite à sa plus simple expression, qui dirait la stabilité de notre voeu nous liant à ce peuple et à cette Église. Là où deux ou trois sont réunis en son nom, la communauté est là. C'est sûr. Et s'il n'en restait qu'un ?

Mardi 28 février 1995 et s'il n'en restait qu'un ?

« ...et s'il n'en restait qu'un ? » Dans la ligne de toute cette réflexion qui privilégie le signe de la COMMUNAUTÉ, mais qui reçoit ce signe de l'ÉGLISE parce que c'est l'Église

comme Corps du Christ et sacrement de communion universelle qui donne sens à la communauté. Rappelez-vous *ecclesiola*, mini Église. Nous le découvrons, notre vocation est plus grande que la communauté qui l'entretient, aussi grande que l'Église qui la reconnaît en confirmant l'appel du Christ et la promesse du centuple... Il faut pouvoir affirmer qu'il pourrait ne rester ici qu'un seul membre de la communauté sans qu'il s'agisse d'un choix personnel à traiter comme celui des ermites que nos Constitutions acceptent comme cas-limites. Celui qui resterait ainsi - de son plein gré, évidemment - ne renierait rien de sa vocation communautaire. Celle-ci lui serait garantie par le mandat qu'il recevrait de tous et qui donnerait à sa solitude momentanée la force du témoignage d'un vouloir commun clairement exprimé. Il serait là pour dire notre FOI dans ce qui a été vécu et qui peut-être n'est plus possible... notre ESPÉRANCE aussi que cette vie partagée puisse reprendre, quel que soit le lieu et les conditions matérielles d'implantation pourvu qu'elles nous garantissent une réelle authenticité monastique. Cette espérance est légitime parce que nous savons d'expérience que cela grandit l'humanité que de s'accueillir ainsi mutuellement, dans l'émulation spirituelle la plus exigeante, celle de la prière et de la vie commune. Nous aimons assez les Algériens pour continuer d'espérer cela pour eux, avec tous ceux d'entre eux qui y ont cru comme nous et nous ont aidés à grandir dans cette espérance. Ainsi, la relation avec l'Algérie serait clairement maintenue. Dans la ligne du vote que nous avons pris d'un retour. (Sans ce vote, un maintien perdrat son sens communautaire. Ce vote est une belle expression de notre stabilité mais aussi de notre autonomie ; c'est différent pour les autres communautés religieuses.) C'est un peu comme l'un des époux quand l'autre doit s'absenter du domicile conjugal. Il est là à demeure, garant d'une double fidélité que la distance et le voile de l'absence peuvent contribuer à renforcer. Cela donc, il faut en convenir, je l'ai voté pour moi et je n'ai pas été le seul : à titre personnel, d'abord, parce que je crois que je pourrais trouver à vivre cela dans une fidélité autre, exigeante, mais bien réelle, à ce que j'ai engagé vis-à-vis de la communauté au sein de l'Ordre ; à titre de Prieur aussi, dans la mesure où j'ai un peu l'instinct que le commandant du navire devrait être logiquement le dernier à quitter le bord. Encore faudrait-il que concrètement, cela soit possible et réaliste en fonction des besoins autres de la communauté. Là n'est pas la question pour le moment. Les évêques nous ont posé une question de principe, au nom de notre Église. C'est cette question qu'il fallait entendre aujourd'hui. Le moment venu, nous aurons tous grâce d'état pour consentir aux sacrifices de l'heure. Dans le sauve-qui-peut qui pourrait s'imposer (comme aux Clarisses, par exemple), nous saurons mieux ce qu'il faut sauvegarder. Plaçons ce chapitre et son questionnement sous le signe du VEILLEUR. Grâce d'être ainsi provoqués à la vigilance tous azimuts.

Jeudi 2 mars 1995 *Ramadân* et Carême en succession...

Durant les trois ans de leur conjonction (totale pour le *Ramadân*), on peut dire que ces temps se provoquèrent l'un l'autre, nous stimulant de concert... Voici que maintenant ils se succèdent, et c'est sans doute mieux ainsi, car il est plus facile de les associer en leur gardant leur caractère propre. Bien sûr, il s'agit de deux expériences communautaires,

vécues dans la foi, c'est-à-dire pour DIEU avant tout – et privilégiant l'une comme l'autre le jeûne et l'aumône, la prière et la *lectio*... ces quatre piliers « religieux » devant suffire à garantir un effort particulier de justice et de charité sans lequel on se demande ce qu'ils soutiennent en vérité. La différence principale réside dans la façon d'engager le TEMPS, la durée... Il y a, de part et d'autre, ce que nous appelons rythme PASCAL, c'est-à-dire alliance de mort et de vie, mais ce passage de l'une à l'autre se fait tout au long d'une lente traversée du désert, sur 40 jours et plus, dans la tradition chrétienne héritée du judaïsme primitif... tandis qu'elle emprunte, en Islam, le cycle quotidien, celui du chassé-croisé

entre le soleil et la lune, celui de l'Aujourd'hui de la Providence. Le moyen du long temps, c'est de « retrancher un peu » comme dit saint Benoît. Il faut tenir. Par contre, on peut accepter d'interrompre toute alimentation entre aube et crépuscule. Jésus, dans l'Évangile, a pu vivre un jeûne total sur 40 jours. Certains s'y sont essayés à sa suite. La Règle bénédictine, rejoignant d'autres traditions monastiques, préconisait à cette saison de l'année un seul repas, le soir. Pendant le Carême, ce repas est après Vêpres, aux dernières heures du jour (RB 41). Il est sans doute plus facile de tout donner d'un coup que de se laisser prendre goutte à goutte, de tout abandonner que de gérer modestement la « maison de Dieu »... donc de tout retrancher que de retrancher de son plein gré un peu... encore que nos réflexes soient aussi de « parcimonie ». Ce qui est sûr, c'est qu'il nous faut nous tenir prêts d'un côté comme de l'autre : aujourd'hui, cette nuit, Dieu peut nous redemander notre âme... de même qu'il peut lui plaire que nous vieillissions longuement sous le harnais de la conversion. Sûr aussi qu'il y a au départ du Carême, le souvenir de la sortie d'Égypte - il fallait tout laisser (sauf les bijoux et l'agneau !) - et au terme de ce temps, nous attendre à la croix de Jésus, lieu où convergent TOUS les abandons. La durée et l'instant se conjuguent en ces deux passages obligés. Et nous savons peut-être mieux désormais que cela n'est pas si aisés d'accepter simultanément l'une et l'autre : continuer à prendre les moyens de rester ici jusqu'au jugement dernier, s'il plaît à Dieu et au Cardinal, quelles que soient les évolutions politiques sur lesquelles nous sommes sans prise, et être prêts à partir dans l'heure pour chercher ailleurs une demeure, sans exclure qu'il s'agisse de la Pâque éternelle.

Samedi 4 mars 1995 *propria voluntate...*

Il y a dans le jeûne absolu, une contrainte imposée à la nature, et celle-ci sait bien qu'elle ne pourrait supporter longtemps cette violence, même si elle admet qu'il soit salutaire d'imposer à l'organisme, de temps à autre, une saine vidange (N.B. l'abstention totale d'une journée n'y suffit pas !) Mais la nature doit apprendre qu'il est d'autres nourritures, que *l'homme ne vit pas seulement de pain*. En ce sens, il faut redire ce que la pratique d'un jeûne diurne tel que le préconise le *Ramadân* peut apporter comme ouverture à une Parole de Dieu qui se veut nourrissante, comme perception du réalisme de l'eucharistie offert comme « le pain supra-substancial d'aujourd'hui ». Il est plus difficile d'y voir une façon de rejoindre la faim des plus miséreux dans la mesure surtout où cette faim imposée de quelques heures s'achève en un repas festif qui rend souvent ce

mois plus lourd à porter pour toutes les bourses modestes. La manière du Carême est peut-être plus formatrice de partage, si du moins elle est observée comme il se devrait. Retrancher sur le menu habituel, c'est se rapprocher de ceux dont l'obsession demeure le pain quotidien, dans sa nudité, sans apprêt. Notre tradition d'ouvrir et de clore ce temps de plus grande austérité par un repas au pain et à l'eau est extrêmement riche de sens. Il s'agit bien de retrouver le goût des nourritures essentielles et d'en rendre grâce en leur faisant FÊTE. C'est bien ce PAIN-là que Jésus a choisi pour nous faire savourer l'immense joie de la résurrection. Nous nous mettons à l'école du pauvre qui sait le poids de fête que peut contenir un simple morceau de pain. Le vin de l'eucharistie complète le signe en soulignant l'absolue gratuité et en nous provoquant au MERCI pour la générosité de Dieu qui fait déborder notre coupe. « L'allégresse du désir spirituel » n'est pas réservée au jour de PÂQUES. Selon Benoît, elle peut et doit accompagner tout le Carême parce que, à travers le pain, le pauvre, le partage, la PRÉSENCE réelle de Dieu nous est donnée. Il suffit de rechercher cette Présence-là, ce compagnonnage-là avec Jésus qui s'est voulu Pain, Pauvre, Partagé à l'infini, pour que s'expérimente notre propre RÉSURRECTION. Un indice très parlant de cette Résurrection en oeuvre nous est donné par Benoît, à mon sens, lorsqu'il a l'audace de confier nos options personnelles pour le Carême à la *voluntas propria*. Huit fois dans la Règle de saint Benoît, cette fameuse « volonté propre » est évoquée... et présentée comme l'ennemi le plus redoutable, à écraser absolument. Ici, et ici seulement, elle est restaurée dans sa grandeur... car c'est la vocation de la volonté propre de s'unir d'amour au Bien-Aimé et donc d'avoir le champ libre quand elle prend les moyens de Dieu pour aller à Dieu. La JOIE venant de l'Esprit Saint sera le test qu'on ne s'est pas aventuré dans ce désert sans le Seul Compagnon qui a saisi notre volonté propre dans la sienne.

Mardi 7 mars 1995 L'Église locale...

Sous le patronage des Saintes Félicité et Perpétue, nous pouvons revenir à notre situation en Église locale. Dans sa Carte de Visite (relue hier), le Père Immédiat nous disait « avoir constaté avec plaisir votre bonne intégration dans l'Église locale. Votre évêque apprécie beaucoup votre rayonnement dans le diocèse et l'environnement algérien ». Une constatation qui valait aussi pour Fès puisqu'il est dit également : « L'Église du Maroc apprécie cette présence... » Il me semble que cette référence à l'Église diocésaine est assez significative. Il est peu vraisemblable qu'elle soit mentionnée dans les Cartes de Visites des communautés de vieille chrétienté. Par exemple, le lien à l'Église de Valence est réel et cordial pour Aiguebelle, il n'est pas premier. Il y a même une certaine tradition qui porte à garantir une autonomie concrète par rapport à l'évêque local. Vieux réflexe né de l'exemption. En cas de difficulté, les instances de recours sont d'abord cherchées au sein de l'Ordre, peut-être même à Rome. Il n'en est pas ainsi pour nous. C'est très clair dans le moment présent, comme en d'autres circonstances de notre histoire, et autour même de notre fondation à laquelle l'archevêque d'Alger de l'époque, Mgr Leynaud, a si fort contribué. On peut même constater que cette situation de dépendance mutuelle prévaut dans la plupart des fondations plus ou moins

récentes en pays de jeune chrétienté. Au fond, le titre donné aux deux Commissions du Chapitre Général regroupant la plupart de ces communautés dit bien la chose. On les a appelées spontanément « jeunes Églises ». Ce qui est « jeune » ou « rajeuni » dans notre cas, ce n'est pas notre Église dont François et Philippe suffiraient à dire qu'elle est vénérable, c'est le type d'appartenance à cette Église caractérisée par une mission tout à fait spécifique qui donne une coloration univoque à toutes les formes de vocations contribuant à constituer cette Église. L'institution a perdu ses « œuvres », la structure n'est plus guère consistante. Curieusement, cette faiblesse constitutionnelle a développé tout un tissu conjonctif entre les différents modes de présences chrétiennes. Il a fallu s'inventer dans la gratuité au service de ce pays, au nom de l'Évangile et d'un appel tenace de l'Esprit Saint, et cela crée des liens : on se respecte, et on s'appuie les uns sur les autres. Nous sommes actuellement les seuls paroissiens de notre curé. On ne se dit pas les choses comme cela, mais ce qui se vit entre nous contribue à donner poids et sens à notre vouloir commun de faire Église, chacun selon son charisme. Possible que nous retrouvions ainsi ce qui se vivait bien dans les débuts du monachisme chrétien. La vie de saint Antoine et son lien avec Athanase, celle de Basile ou de saint Martin de Tours, la tradition orientale de chercher les évêques parmi les moines, autant de gages donnés à la qualité ecclésiale de notre appel.

Jeudi 9 mars 1995 Église et évêque dans la Règle ?

Curiosité de chercher la place de l'Église dans la Règle... Le mot *ECCLESIA* n'y figure que deux fois. Dans le Prologue à travers une citation de l'Apocalypse : *Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises* (Ap 2,7). Benoît invite ainsi son disciple à « garder les oreilles attentives à l'avertissement que Dieu nous adresse chaque jour ». C'est un peu comme si chacun, et *a fortiori* la communauté monastique dans son ensemble, était assimilé à l'Église, à une Église. Ce que l'Esprit dit aux Églises est destiné à chacun, parce que l'Esprit tient à chacun le langage même qu'il tient aux Églises. Et l'appel – la vocation – que l'Esprit adresse à chacun est bien destiné à l'Église. Ne pas forcer davantage l'intention de Benoît dans cette citation (faite un peu au fil de la plume !) où la mention de l'Église est seconde. L'important est ici d'ENTENDRE l'Esprit. L'autre mention est au chapitre 13 qui parle de l'ordonnancement de l'Office de Laudes aux jours ordinaires. Il est demandé de dire (après les Psaumes) « le cantique tiré des Prophètes » et « assigné pour chaque jour comme le psalmodie l'ÉGLISE ROMAINE ». Cette référence à l'Église romaine situe bien la Règle dans son contexte occidental. Peut-être plus étroitement encore, dans un contexte local : c'est un romain qui s'exprime et qui invite à suivre la façon de faire courante autour de lui. Si on opte pour cette interprétation restrictive, il y a place pour tous les pluralismes ecclésiaux tels qu'ils ont pu resurgir à la suite du récent Concile. Et cette invitation à adopter une façon de faire de l'Église locale peut très bien déborder le cadre de l'Office et être appliquée à d'autres usages liés aux situations, aux temps, aux cultures. C'est tout pour l'ÉGLISE ! Sauf à relever la place de l'ÉVÊQUE par rapport au monastère. Là encore deux références à l'évêque, toutes les deux dans un contexte disciplinaire. Au chapitre 62 qui traite des

prêtres du monastère, il est précisé que si un prêtre, admis en communauté, croyait pouvoir se soustraire à la Règle ou aux doyens, « il serait traité non comme prêtre mais comme rebelle ». Et si après avoir été fermement réprimandé, il ne se corrigeait pas, « on aurait recours à l'intervention de l'évêque » (si c'est là encore sans résultat, on le chasse). Au chapitre 64, c'est à propos de l'établissement de l'Abbé. Il peut arriver qu'une communauté choisisse un Abbé qui serait complice de ses dérèglements : « lorsque ces désordres parviendraient à la connaissance de l'ÉVÊQUE, au DIOCÈSE duquel appartient le monastère, ou des abbés et des chrétiens du voisinage ». En note : à l'époque, les monastères n'étaient pas exempts... et c'est l'évêque diocésain qui nommait l'Abbé après présentation du candidat par la communauté. Comme cela s'est fait jusqu'à très récemment pour les moniales. Ce pouvoir est passé désormais à l'Abbé Général qui « confirme ». Le Petit Exorde rejoint la Règle en laissant toute latitude à l'évêque de remédier à une situation créée par un Abbé « transgresseur ». En conclusion, le lien plus fort à l'évêque, restauré ici comme Tradition avec cet aspect sympa qu'il est « pour le meilleur » et pas seulement « pour le pire ».

Samedi 11 mars 1995 lien avec l'Église d'après nos Constitutions...

On ne s'étonnera pas de trouver dans nos récentes Constitutions une approche beaucoup plus élaborée du lien de l'Ordre et de chaque communauté avec l'Église. Dès l'avant-propos, il est dit que la mission de Cîteaux a été reçue de Dieu et sanctionnée par l'Église, hier comme aujourd'hui. Et les Constitutions se veulent dans l'esprit de Vatican II afin que l'Ordre « se montre de plus en plus apte à mener à bien sa fonction propre dans l'Église et le monde ». La dernière Constitution, intitulée « dans la joie de l'Esprit Saint » nous affirme que la charité fraternelle et la fidélité à l'égard de l'Église dans l'application des Constitutions sont conditions d'un acheminement joyeux vers la plénitude de l'amour. A la Constitution 3, le monastère est présenté comme « figure du mystère de l'Église ». Il est demandé aux moines d'avoir le souci « d'être en communion avec l'ensemble du peuple de Dieu », de travailler à la recherche de l'unité de tous les chrétiens. Ce service de l'humanité tout entière (qui est celui de l'Église) trouve sa fécondité propre dans une pratique fidèle de l'observance monastique, laquelle s'exerce directement dans l'eucharistie (vécue en lien avec l'Église entière, dit CST 18) et l'*Opus Dei* où « la communauté accomplit, en nous, avec l'Église, la fonction sacerdotale du Christ » (CST 19). Fidélité aussi dans l'usage des biens temporels du monastère en respectant la « doctrine sociale de l'Église » (CST 41) et en veillant « aux besoins de l'Église comme en soulageant les nécessiteux » (ibidem). Mais la CST 31 parlant directement de l'apostolat des moines affirme à nouveau : « leur façon de participer à la mission du Christ et de son Église ainsi que de s'insérer dans une Église locale est leur vie contemplative elle-même ». La CST 33 qui traite longuement du ministère de l'Abbé commence par affirmer : « L'Abbé, choisi du milieu des frères, reçoit son pouvoir de Dieu par le ministère de l'Église... » Enfin, au chapitre des FONDATIONS, le rapport avec les missions est présenté comme directement dépendant du rapport à l'Église elle-même (et c'est bien pour cela qu'il nous faut être attentif quand notre Église ici tente d'organiser

sa survivance) : « participer, sous le mode monastique, à la présence contemplative de l'Église en vue de parfaire la mission de celle-ci d'annoncer l'Évangile » (CST 68). On demande aux monastères « d'être spécialement attentifs à la demande de Vatican II d'implanter la vie monastique dans les jeunes Églises. C'est pourquoi chaque église de l'Ordre est dédiée à la Bienheureuse Marie, Mère et figure de l'Église... »

Mardi 14 mars 1995 le changement en COMMUNAUTÉ...

[après le partage de dimanche : ce qui a CHANGÉ...]

Pour faire suite au partage de dimanche comme au chapitre de samedi sur le lien à l'Église d'après nos CST (peut-être pas très bien « situé » par la lettre de l'Abbé Général ?), je commence par dire ce qui, à mes yeux, est signe et lieu d'un changement entre nous et pour nous lié aux circonstances depuis 18 mois :

1. Notre relation à l'Église locale : nous avons reçu d'elle un surcroît d'appel ; à travers elle, nous avons perçu la nécessité de rester, de continuer à durer. Nous nous sommes reconnus dans ce qu'il lui est demandé de vivre actuellement. Et nous avons senti qu'elle le vivrait moins bien sans ce qui est notre part propre : prière, silence, foi au quotidien, espérance, paix avec TOUS.

2. C'est vrai que ce lien à l'Église a perdu en grande partie une de ses expressions les plus fortes : l'accueil des hôtes dans la prière. Mais, en même temps, nous avons été renvoyés à deux autres formes d'hospitalité : celle de la prière, en sachant que les chrétiens concernés d'Alger comptent dessus : ils nous le disent.

Celle de l'environnement : en fait, se sentir accueillis...

3. Cela nous a conduits à de nouveaux choix de communauté : importance autre de ceux qui travaillent avec nous, de nos associés. Eux aussi sentent le changement, et ils y ont consenti. Plus largement, il nous a fallu choisir ce que les événements imposaient. On désarme l'événement quand il est accueilli, moins comme une contrainte, un abus, une violence, que comme un don de Dieu ayant du sens pour nous... un sens pas toujours évident, mais que nous pouvons découvrir si nous sommes vraiment désarmés.

4. C'est là qu'il nous a fallu répondre à une urgence plus grande de discernement communautaire, de concertation : faire l'expérience que chacun est directement interpellé, a donc son mot à dire, et que du partage naîtra la lumière, à condition qu'il y ait assez de confiance entre nous pour croire que l'avis de l'autre a plus (autant) d'importance que le mien... face à une situation sur laquelle nous n'avons pas de prise, impossible de prétendre avoir la solution.

5. Et c'est là que j'ai le sentiment très fort que nous avons été conduits, pas à pas, sans forcément y voir clair au moment où il nous a fallu décider ceci plutôt que cela.

6. C'est là aussi que j'éprouve une grande reconnaissance pour les frères qui ont su vivre ce changement de « climat » global, sans changer leur disponibilité foncière à leur service de communauté : image du moteur qui change de vitesse mais les pièces ont toujours la même fonction, qu'on pense à F. Luc et aussi à

P. Jean-Pierre (courses), aux portiers, aux frères en lien avec les associés, aux associés eux-mêmes. Chacun a dû pouvoir expérimenter ce qu'on appelle une grâce d'état. Personnellement, je peux témoigner que cette grâce n'a pas manqué dans mon service particulier. Il y a des moments où j'ai reçu d'un Autre ce qu'il fallait dire ou faire. Cette grâce n'était pas liée à moi mais à la charge confiée. Source de grand abandon.

7. Et c'est vrai (cf. F. Christophe) qu'il était aussi important d'inscrire le changement dans le concret. Parce qu'il y a aussi le danger de s'enfermer dans le « cocon » protecteur. Et là, nous sommes forcément « désinstallés ».

Mardi 21 mars 1995 Un regard extérieur sur notre Église...

[jeudi et samedi : Supérieurs majeurs sur Alger]

Un prêtre espagnol de passage, chargé de recueillir des éléments sur les Soeurs Esther et Caridad : son regard sur notre Église... et son rêve :

1. une Église de GRATUITÉ, sans arrière-pensée d'efficacité.
2. une Église qui se fait présence d'AMITIÉ, qui a la mystique de l'amitié parce que sa présence facilite l'ouverture des uns aux autres comme seule manière de s'ouvrir à Dieu... un amour non pour faire des choses mais pour s'ouvrir les uns aux autres.

3. une Église de FIDÉLITÉ... fidèle au Père, avec Jésus. Visage féminin de cette fidélité : redonner place à la femme... Alors « partir ! » ou écouter ce qu'on vous dit « revenez ! » ...non. Car ce sont là des mots qui viennent de la chair et du sang. Le cancer pour vous, c'est le téléphone (appels de l'extérieur) car il mine votre résolution ; une fois que vous avez pris la détermination de rester, ne pas la mettre en question.

2e volet : mon RÊVE...

1. une Église beaucoup plus internationalisée : visage trop français.
2. une Église d'incarnation qui prenne vraiment au sérieux la culture arabe. On doit commencer par là, si on veut être une Église d'Algérie (prendre le temps).

3. une Église d'incarnation pour laquelle il y aura une liturgie propre. Pourquoi ne pas commencer « sans rien dire » ? L'expression « orationnelle » de l'Église n'a rien de missionnaire quand elle continue d'être romaine.

4. il y a un milliard de personnes qui appartiennent au monde MUSULMAN. Dans l'Église, peu de gens se consacrent au monde de l'Islam. Aucune pénétration ; on dit que c'est impossible. Notre Dieu est le maître de l'impossible. Importance d'être présents. Importance d'être présents dans tous les milieux musulmans : à vous de le dire à l'Église.

5. donner encore plus de valeur communautaire à votre Église : étrange que des congrégations, des communautés, des personnes puissent décider dans leur coin, sans concertation. Il vous faut mettre en commun ce que vous êtes. Votre présence ici appartient à l'Église ; c'est votre manière d'être Église.

Samedi 25 mars 1995 les conditions de l'être-avec...

[d'après *Bernard Lapize s.j.*]

Sa conférence sur Alger aux Supérieurs Majeurs : les conditions de l'engagement religieux, dans la mission en Algérie actuellement. Pour ce frère qui est revenu en Algérie en raison de la situation, il paraît « impensable que les chrétiens, les religieux *a fortiori*, puissent croire que la mission ici est terminée ». Nous sommes plutôt à pied d'oeuvre. C'est l'occasion de valider par notre qualité d'*être-avec*, ce que nous avions « fait » depuis 1962 ; de montrer qu'il n'y a pas de rupture pour nous dans le choix si ancien de rester en Algérie, de prouver la nationalité algérienne de notre Église. Nous nous voulions de plus en plus proches, solidaires, liés... nous ne pouvons profiter de notre statut d'étranger pour quitter ce pays dans le malheur. Il nous faut vivre la face cachée de notre mission de toujours, avec des millions d'Algériens qui n'ont pas de choix, ni de prises sur les choix. « Même si je craque un jour, je ne regretterai pas d'avoir dit cela ». Notre manière de rester ?

1. Nécessité d'une vraie vie spirituelle. Il ne suffit pas de prier dans cette situation, mais prier sur cette situation, trouver le sens jour après jour, nous garder contre la tentation d'une attitude de défi (au FIS / à nous-mêmes). Comme la 2e tentation de Jésus : ni tenter Dieu ni provoquer l'homme. Si nous restons, c'est parce que cela nous semble la volonté de Dieu. Vivre la disponibilité tranquille qui est l'inverse du défi. Nous ne sommes pas appelés à une épreuve de force mais à une épreuve de fidélité.

2. Nécessité de garder notre amour des Algériens, notre confiance en eux, au moment où ils doutent d'eux-mêmes. Entretenir notre bienveillance qui est celle même de Dieu. Les regarder « par dessus l'épaule de Dieu ». Etre contemplatif de l'homme. Ne pas laisser nos forces s'épuiser dans les turbulences d'un débat qui nous échappe, sur lequel nous n'avons pas de prise. Avoir un regard qui va au-delà, plus profond.

3. Dans nos communautés, mettre de l'humanité dans nos relations ; avoir de bonnes rencontres d'humanité partagée ; créer entre nous d'abord la condition de rester présents. Il s'agit de vivre ensemble ce que nous vivons : notre manque par rapport à l'Algérie, notre attente de la Paix. Vivre ensemble notre ministère actuel qui est probablement, essentiellement le ministère de VIVRE.

Mardi 28 mars 1995 « rien n'a changé... ça continue ! »

Dans le partage que nous avons eu sur le « changement » en nous et entre nous (depuis 18 mois), il y a eu, aussi, ce sentiment que P. Jean-Pierre exprimait : « pour moi, ça continue ! ». Rien de changé en quelque sorte ? Et cela est vrai aussi, à deux niveaux même. D'abord, au plan le plus extérieur. Nous sommes au même lieu, dans les mêmes locaux, le même nombre (avec quelques accidents de parcours), avec le même environnement... et là, nous sentons bien que c'est une grâce tout à fait exceptionnelle par les temps qui courrent. Le comportement des gens, des voisins, à notre égard n'a pas « changé » (sauf en mieux) et P. Jean-Pierre nous dit qu'à Médéa, il en est de

même. Chacun de nous, au fond, reste le même, avec ses limites, ses défauts... mais il semble que cela gêne moins. Il y a eu comme un déplacement dans nos relations qui fait qu'on bute moins sur ces aspects plus rugueux de nos tempéraments. Parfois, on sent encore que le naturel n'est pas loin et qu'il aurait vite fait de prendre le dessus. C'est alors qu'il faut résolument se situer à ce niveau intermédiaire du changement que nous avons essayé de baliser. Mais il est vrai aussi que, très profondément, et pour l'essentiel de ce que nous sommes et de ce que nous avons voué de nous-mêmes, « ça continue » comme dit Jean-Pierre. Se le dire, le constater ensemble, c'est communier à nouveau à la grâce particulière de notre appel dans ce qu'il y a de plus ajusté à notre être d'abord, et aussi au visage que l'Église peut donner ici. Les raisons qui nous ont conduits ici restent valables dans la mesure où elles étaient liées à ce genre d'office et à ce lieu d'incarnation, c'est-à-dire à l'Amour de Dieu et de cette portion d'humanité qui est l'Algérie où nous savons pouvoir rejoindre le Corps tout entier du Christ. Une certaine façon « d'être », entretenue mystérieusement par un double choix de fidélité : à la prière et à des activités très banales et quotidiennes. D'autres ne peuvent plus exercer leur contrat professionnel. Le nôtre n'est pas remis en cause, au contraire : la prière et nos différents travaux (terre, notamment) retrouvent dans la situation comme un surcroît d'urgence. Si nous avons refusé la plupart des mesures sécuritaires, c'est bien parce que cela mettait en danger tout notre équilibre à ce niveau-là où nous savons ne dépendre que de la fidélité de Dieu, ne pouvoir faire confiance qu'aux moyens qu'il nous donne pour continuer de croire en ce que nous sommes par pure gratuité d'appel. C'est toujours la même aventure pascale qui ne s'étonne pas que la croix soit au rendez-vous et qui parle d'enfantement là où on ne verrait qu'une agonie, et qui sait la Présence malgré les ténèbres plus opaques. Il faut dire que l'Islam véhicule aussi quelque chose d'immuable et qui continue de nous provoquer. Émerge alors ce qu'il y a d'éternel dans toute relation...

Mardi 4 avril 1995

J'avais envisagé de regarder notre vie avec vous sous ce triple angle d'approche que P. Talec propose dans son livre pour fonder en grâce la SÉRÉNITÉ : il parle de GRATUITÉ, SAGESSE, FIDÉLITÉ. Ces mini chapitres depuis janvier ont pris une autre tournure, encore plus existentielle, si on veut. Je note, cependant, qu'on retrouve à peu près la même trilogie dans les « caractéristiques » que le P. Manuel trouvait à notre Église d'Algérie. Dans sa communication aux Supérieurs Majeurs, il disait : GRATUITÉ, AMITIÉ, FIDÉLITÉ. Peut-être faudra-t-il reprendre ce filon à mon retour... il est bon en attendant, qu'il nous convoque et il n'était pas très absent de tout ce que nous avons pu nous dire ces derniers mois. Comme dans ces deux ou trois petites choses que je propose, ce matin, à votre réflexion :

1. Notre frère médecin... Donc, nous disons et nous acceptons qu'il soigne tout le monde. Il l'a toujours fait. C'est la morale de sa profession. Un malade ou un blessé font tomber les frontières de leurs propres camps quelles que soient ses convictions personnelles. Le médecin peut même se sentir plus proche du plus

atteint, du plus démuni, du plus menacé. C'est le cas de notre F. Luc. C'est sûr que ces soins nous engagent au nom du lien de communauté et de vocation qui nous unit à « ce » médecin. Cela veut dire que ce n'est pas uniquement son affaire. Même si, en matière concrète de soins, il est seul à pouvoir intervenir. Et si nous nous refusons à d'autres formes d'aide qui n'ont pas ce caractère d'urgence morale et humanitaire (encore qu'il nous faudrait savoir donner un verre d'eau à tout assoiffé), il me semble que cela nous provoque chacun à entrer plus avant dans une option qui est notre également, celle de la GUÉRISON. Toute l'Algérie est un grand malade et nous pouvons tous contribuer à la guérison qui doit intéresser tous ses membres. Nous sommes alors dans la perspective même de Jésus, le pasteur qui s'est voulu « médecin » des âmes. La prière est, pour nous, un lieu privilégié de ce ministère. Mais dans la vie de chaque jour, dans nos relations, nous pouvons avoir ce souci de miséricorde et de compassion qui exprime ce voeu de guérison (cf. le confesseur).

2. Nous avons fait l'option de RESTER... et de rester ici. Nous ne nous voyons pas ailleurs aujourd'hui. Nous avons été confirmés dans ce choix par les autorités de notre Église, mais aussi et surtout, par les appels de notre environnement. Il y a, dans cette option, comme un renouveau du DON que nous avons fait de nos vies aux hommes, à ces hommes et à ces femmes-là. Cela doit rester gratuit. Ça c'est l'Évangile aujourd'hui à travers la menace que nous encourons. Ça doit l'être pour demain. Nous n'avons pas voulu prendre une assurance sur l'avenir. Il peut se faire que, demain, nous soyons conduits à partir, peut-être même que nous nous apercevrons que nous sommes de trop en ce lieu. On pourrait nous le faire comprendre. Il n'y aura rien à regretter du choix d'aujourd'hui. Impossible de vivre autrement le désintéressement absolu dont nous voulons faire profession.

Jeudi 6 avril 1995 Quel DIEU aujourd'hui ?

Dans ce débat difficile du chapitre 8 de saint Jean (Évangile de ces jours), on voit très clairement s'affronter deux approches de Dieu, celle des Juifs et celle de Jésus. Deux expériences aussi, encore que le sentiment s'impose un peu que seul Jésus parle ici d'expérience. Les Juifs sont tentés d'enfermer Dieu dans leur Loi... et du coup, celleci devient une idole, une parole de mort. C'est pourquoi je reviens, avant de partir et surtout avant la Semaine Sainte, à la question qui nous était posée lors de la rencontre des Supérieurs Majeurs : « Quelle est l'expérience de Dieu que nous sommes appelés à vivre dans la situation où nous sommes ? » C'est une question qui peut nous habiter, chacun, durant ces Jours Saints. Il faudrait s'efforcer de ne pas répondre trop vite comme le catéchisme. L'éternelle question que Jésus a rendu si personnelle : *Et vous, et toi, qui dites-vous que JE SUIS ?* A la rencontre, il a fallu partager, instantanément, à l'improviste. C'était peut-être un bien. Impossible d'échapper à la question et à sa pertinence. Obligation de recevoir, dans le même temps, d'autres réponses aussi « partielles » que la mienne, et aussi « vitales »... les unes et les autres, en marche. Je voulais donc vous livrer, simplement, ce que j'en ai dit... peut-être pour vous inviter à

vous engager vous-mêmes plus avant dans cette reconnaissance de notre Dieu. Cinq notes sur Dieu :

1. un Dieu qui ACCOMPAGNE... qui devance sans doute, mais dont on peut dire « Il est là, Il était là ».
2. un Dieu qui a horreur de la MORT mais qui a franchi et vaincu la peur de la mort, qui a intégré la mort dans la vie.
3. un Dieu qui AIME les Algériens... et qui a choisi d'avoir besoin de nous, de moi, pour le leur dire, le leur montrer (une cote d'amour assez basse en Europe, en France notamment, d'après les derniers sondages).
4. un Dieu qui se TAIT... plus qu'il ne parle. Et je comprends mieux ce silence face à la tendance de le trop faire parler, de travestir ses Paroles.
5. un Dieu qui n'a de mépris pour aucune créature... qui m'interdit de juger, de condamner quiconque. Plus grand que mon cœur.

LE CHARISME DU MARTYRE

Samedi 4 novembre 1995 Le charisme du « martyre »

« Comment dans la situation présente rejoignons-nous le CHARISME de notre Congrégation ? » La question posée par l'USMDA (Union des Supérieurs Majeurs d'Algérie) et sur laquelle nous allons avoir à réfléchir et à partager pour en livrer quelque chose à notre Église, notre réponse s'associant aux autres pour redire à l'Église qui elle est. Pour introduire ce partage, quelques mini-chapitres sur la place du mystère pascal de mort et de vie dans la Règle de saint Benoît et dans nos Constitutions. En lien direct avec l'exploitation assez saisissante que le légat du Pape, Mgr Francisco Javier Errázuriz avait faite, il y a tout juste deux mois, des Constitutions de la Congrégation Notre-Dame des Apôtres pour situer la mort brutale des Soeurs Bibiane et Angèle-Marie dans la droite ligne de leur vocation commune. L'Église avait reconnu, officialisé le charisme de la Congrégation. Et là, elle disait « merci » pour la fidélité jusqu'au bout à un esprit qui, dans la mort d'avance consentie, comme un risque évangélique, donnait véritablement VIE à la lettre. Il nous citait ainsi entre autres : « Nous sommes prêtes à tout risquer pour le Seigneur » (article 7). « En acceptant le dépouillement et les difficultés de chaque jour, nous entrons, à la suite du Christ, dans le mystère pascal de mort et de résurrection inséparable de toute vie apostolique » (article 11). « Devenir germe d'unité, d'espérance et de salut, spécialement au milieu des plus pauvres » (article 13 : l'idéal de l'Institut ?). Elles se voulaient encore prêtes à tout ce qui « sollicite dévouement et générosité » (article 9). Et c'est bien cette cohérence entre leur idéal de vie et leur existence concrète, celle de tous les jours (depuis plus de 30 ans), et pas seulement celle du dernier instant, qui nous a frappés, comme le légat lui-même. C'était aussi le message de F. Henri dont la vie était toute donnée d'avance, même à ceux-là qui la lui ont prise. Il est vrai que la mort pour l'annonce de l'Évangile fait partie de l'appel

auquel répondent plus directement les Instituts missionnaires : les Pères Blancs, les Augustiniennes missionnaires (Esther et Caridad ont été assassinées le dimanche des missions !). Comme l'évêque [l'a dit] (au témoignage de Saint Charles Borromée), ils accèdent de plus près que les autres « au supplice, au martyre... ». Il n'y a pas dans notre ménologue beaucoup de moines « martyrs ».

Mardi 7 novembre 1995 « L'Ordre a plus besoin de moines que de martyrs... »

Vous savez la réflexion que m'avait faite l'Abbé Général, Père Bernardo, à Timadeuc, en février de l'an passé, tandis que je lui demandais conseil à partir de ce que nous venions de vivre : « L'Ordre, disait-il, a plus besoin de MOINES que de martyrs. Donc vous devez tout faire pour éviter une fin dramatique qui ne servirait personne ». Il rejoignait d'ailleurs la hantise de notre évêque après la visite de Noël « le coup le plus dur pour tous serait que vous connaissiez le sort des Croates. Nous ne pouvons pas nous exposer à cela ». Ces deux réactions concordantes expriment quelque chose que je crois profondément vrai, et traditionnel dans l'Église (notamment l'Église d'Afrique. Cf. saint Cyprien) : on n'a pas le droit de provoquer la mort, y compris celle du « martyre ». On ne saurait, sans fauter, mettre son prochain en tentation immédiate de tuer en le bravant directement sur le terrain où il se situe, où son aveuglement du moment l'enferme. Pour autant, il n'est pas dit qu'il faille désérer ce terrain. D'ailleurs, dans la plupart des cas, la chose n'est pas possible. Sauf à courir le risque d'être infidèle à ce qu'on croit, à ce qu'on est, à ce qu'on a voué, à l'urgence de la charité. Qu'on pense à ceux qui continuent de soigner des malades contagieux. Que dire d'un P. Damien qui va s'enfermer avec des lépreux ? En fait, nous sommes encore là. Avec cette grâce d'état qui nous a fait dire que « là était notre place pour le moment ». Nous n'avons pas fait de ce choix un absolu. Nous ne resterons pas « à tout prix ». Il faut que dans cette situation, nous puissions demeurer fidèles à notre conscience, à notre idéal monastique, à notre environnement, à notre Église. Et c'est par là que la réflexion de Père Bernardo a aussi un aspect choquant. Elle détourne de la question essentielle qui est de savoir si l'Ordre a besoin de nous en ce pays, en ce moment... Si notre Église, notre environnement ont besoin de nous ? Ce dernier s'est exprimé de bien des façons et nous nous appuyons là-dessus. Notre Église aussi, à travers le soutien qu'elle nous apporte, et ce discernement qu'elle a si fort accompagné. On pourrait dire que l'Écriture nous aide aussi au quotidien. Encore aujourd'hui, saint Paul aux Romains : *Aux jours d'épreuve, tenez bon. Priez avec persévérence.* Et notre Ordre ? Sûrement il est présent. Sûrement il s'interroge. Il s'est d'ailleurs toujours interrogé sur le sens de notre présence. Peut-être est-ce plus facile de faire comprendre maintenant pourquoi nous sommes là, comme nos Frères bosniaques en Bosnie ?...

[jeudi 9 : lecture de la Déclaration sur l'Ordre ;

samedi 11 : après la mort de Soeur Odette : quelques textes d'elle]

Mardi 14 novembre 1995 Après la Déclaration sur la Vie cistercienne, relecture des NORMES du Statut Unité et Pluralisme (SUP)

Les relire, à la fois dans la perspective d'une meilleure approche, d'un rappel du « CHARISME » de l'Ordre, et aussi à l'intérieur de cette quête entreprise des traces du mystère pascal de mort et de résurrection, de mort consentie comme parole, parabole, d'une vie donnée.

Les onze points du SUP tendent à préciser le charisme dans ce qu'il a d'objectif qui préexiste à chacun de nous comme à la communauté qu'il a contribué à créer et qu'il entretient entre nous, et qui échappe en quelque sorte aux « caprices » d'un individu ou d'une communauté. La spécificité d'un appel personnel qui se dit et se veut « cistercien » doit pouvoir se reconnaître là. Rejeter l'un ou l'autre de ces points ne veut pas dire qu'il n'y a pas vocation authentique venue de Dieu, cela montrerait qu'il faut en chercher le support ailleurs pour éviter ce qui pourrait s'apparenter à un conflit de charismes.

Pour autant ces onze points qu'on pourrait résumer en onze « mots » sont eux-mêmes susceptibles d'interprétation : c'est là que l'appel personnel, et encore plus celui d'une communauté comme la nôtre, peut retrouver sa marge de manœuvre, c'est-à-dire sa disponibilité plénière à l'Esprit qui est maître de la lettre, qui la garde vivante. Il y a comme une Pâque constante à vivre à l'intérieur même de chaque observance pour qu'elle soit le lieu d'une mort à soi-même en vue d'une vie pour et avec Dieu, pour et avec la communauté dans sa mission d'ici et de maintenant. Il y a pour cela un précieux 12e point qui prévoit les conditions d'application et renvoie à la LIBERTÉ inventive de tous ceux et celles qui, se reconnaissant dans le charisme original de l'Ordre, ont pour mission de lui donner vie aujourd'hui.

Jeudi 16 novembre 1995 Statut Unité et Pluralisme (SUP)

Dans cette relecture du SUP, nous pouvons garder à l'esprit nos deux implantations dans leur visage propre. L'une et l'autre sont exceptionnelles en raison de leur environnement, exclusivement musulman... qui a souvent paru « suspect » à l'Ordre. Elles le sont plus encore... à Fès, en raison de cet enracinement urbain, réduit, tout à fait original et unique actuellement. Est-ce encore possible d'être cistercien dans ces conditions ? Nous avons eu la réponse de l'Abbé Général... ici même, en raison de la tourmente qui nous entoure et nous menace, non pas directement comme moines, mais comme étrangers, comme chrétiens. Quel impact cette réalité contraignante, sur laquelle nous n'avons aucune prise, a-t-elle dans l'observance des « normes » essentielles de notre charisme communautaire ? Et inversement, qu'est-ce que ces normes nous apportent comme aide et comme stimulant pour soutenir notre fidélité à cet aujourd'hui de notre implantation ici ?

Normes 1. Stabilité (effective en nombre et lieu !) / séparation (plus grande)... par les moyens (et non les armes) : nationalité, religion.

2. Abbé : a été pris à « témoin » (« Pape du lieu » sollicité de part et d'autre) et réunions communautaires, discernement souvent repris.

3. Horaire : équilibre et plus grande place à la lectio ; urgence du travail.

L'Opus Dei comme régulateur de peur !

Samedi 18 novembre 1995 Statut Unité et Pluralisme (SUP) (suite)

4. Prière nocturne : vocation de « nuit », plus grande union au Christ intercédant de nuit, tourné de nuit vers son Père, y compris dans l'agonie. Cela nous libère de la peur de la nuit que les « autres » habiteraient... même si c'est à la tombée de la nuit que par trois fois nous avons été « visités » (24 décembre ; 30 septembre ; 30 décembre au soir). « L'attente du Retour du Seigneur » : sens positif (pas seulement celui de la lutte contre le Prince des Ténèbres). C'est là une des « rares » mention du mystère pascal : l'heure de résurrection (et pas seulement lieu de la mort).

5. Tension vers la prière continue... quand le terme paraît s'approcher, il est plus facile d'y tendre en compagnie plus constante de celui qui nous attend. *Marche en ma Présence*. Ce qui n'exclut pas le temps déterminé, gratuit, d'oraison. Chaque jour : là encore, la dimension quotidienne sort comme grandie de l'épreuve.

6. Climat de recueillement et silence : on s'y est attardé il y a peu ; clair qu'il dépend davantage encore de nous. Une certaine agitation, une certaine inquiétude liées aux événements peuvent nuire à ce climat toujours délicat. Ces nuisances nouvelles doivent être affrontées par chacun. Nous vérifions que le « grand silence » qui est passé dans nos moeurs, dans nos réflexes, a eu un rôle bénéfique, rénovateur de sérénité... dans la mesure même où il se vit ensemble, comme langage approprié de compassion, d'espérance, de communion malgré tout avec TOUS si possible.

7. Séparation du monde : sorties rares... cela demeure. J'ai souvent insisté auprès de P. Jean-Pierre pour qu'il y veille. La prudence recommandée par notre évêque va dans le sens de cette « norme » (apprécié que P. Jean-Pierre aie de lui-même supprimé sa sortie de ce mercredi : cela pourrait se renouveler ? Pourquoi pas ? Radio : plus grande place, c'est sûr. TV ? Autres moyens : presse... correspondance (délais postaux !).

Mardi 21 novembre 1995 Statut Unité et Pluralisme (SUP) (suite)

8. Hospitalité : « généreuse » dans le sens de gratuite ou de « abondante » ? On a dit que l'accueil s'est déplacé du côté de la porterie : hospitalité du partage matériel « généreux », on pourrait se demander, si la situation se prolongeait, comment utiliser le bâtiment de l'hôtellerie « sans porter atteinte au caractère contemplatif de notre vie » ?

9. Régime alimentaire : simple, je pense. « Frugal » : voire ? Il y a tout ce qu'on ne trouve que rarement... si on compare à la table d'autres monastères d'Europe... et à celle de nos voisins ? Il y a ces produits de luxe qui viennent du jardin... et qu'on ne pourrait jamais s'offrir s'il fallait les acheter : faut-il y renoncer ? Il me semble que « l'art » est aussi et surtout de savoir user comme de savoir renoncer. Cf. saint Paul, exemple du VIN.

10. Habit : rien de très nouveau sur ce point. J'ai un peu le sentiment qu'avec

nos « visiteurs » intempestifs il a plutôt facilité l'accueil d'un langage autre, à usage interne.

11. Vie de communauté : simplicité et pauvreté (la référence au monde des pauvres est donc un peu accidentelle, aux nos 8, 9, 11... et plutôt par le biais d'une identification quel que soit le milieu dans lequel on baigne. C'est plus facile à réaliser dans notre contexte. Mention de la « correction fraternelle » : on tâtonne vers l'Évangile.

12. Question au détail... C'est par là que le charisme est un vivant pour des vivants. Il y a toujours lieu à interprétation, à discernement, aucun n'en est propriétaire, pas même le fondateur, ni les générations passées dans ce qu'elles ont eu d'admirable. Reste que pour l'essentiel, il doit être le lieu de la connaissance mutuelle et de la communion dans la fidélité à une vocation spécifique dans le Corps du Christ dont les membres sont divers. Par-dessus tout cela (et non pas en marge !) qu'il y ait l'AMOUR.

Mardi 12 décembre 1995 Patrimoine cistercien

J'avais dit, un peu vite, qu'il n'y avait pas beaucoup de « martyrs » au ménologe de l'Ordre. Notre époque contemporaine nous en fournit tout de même quelques exemples que l'Église a déjà plus ou moins retenus. Il y a ces trois frères béatifiés le 1er octobre et qui sont morts d'épuisement sur les pontons de Rochefort en 1794 : deux frères de Sept-Fons et l'ancien prieur de la Trappe. D'autres moines de l'Ordre sont morts dans ces « camps de concentration » mais leur cause n'a pas abouti. On sait que le procès de nos frères de Chine est bien avancé. On pourra demander à Dom Armand, comme postulateur, de nous dire ce qu'il en est. Il y a aussi des frères qui ont été victimes de la persécution dans les années sombres de l'Espagne. Et puis, ce survivant d'Akkès crucifié sur la porte de son monastère dévasté lors d'une révolte des Druzes. Pour tous ceux-là, et d'autres sans doute qu'il vaudrait la peine de répertorier, il y a une place spéciale dans ce que nos Constitutions, dans leur avant-propos, appelle le « patrimoine spirituel solide » de l'Ordre, constitué par « la vie et les labours de tant de frères et de soeurs » et « trouvant son expression aussi bien dans les écrits, le chant, l'architecture et l'art que dans la saine gestion de leurs domaines », on voit que cette énumération renvoie plutôt à la vie quotidienne et à ses exigences multiples de beauté et de créativité « régulière », plutôt qu'à un témoignage dans le sang versé qui ne peut être qu'exceptionnel. Face à un tel témoignage, le moine ne me semble pas différer de tout chrétien (*a fortiori* de tout autre religieux). Il sait que sa vie ne lui appartient pas, qu'elle est définitivement liée à l'amour de Dieu que sa foi lui inspire. Il sait que le DON de sa vie se monnaye au jour le jour, humblement, tenacement. Parce qu'il se veut ami de tout le genre humain, il ne peut imaginer une mort qui ferait injure à un homme, quel qu'il soit, le rendant meurtrier de son frère. Si cela devait se présenter, Dieu SEUL pourvoit à l'agneau pour l'holocauste ! Je relisais un entretien de sainte Jeanne de Chantal à ses filles : « Saint Basile ni la plupart de nos saints Pères et piliers de l'Église n'ont été martyrisés. Pourquoi ? Je crois que c'est parce qu'il y a un martyr qui s'appelle le

Martyre d'amour dans lequel Dieu soutenant la vie à ses serviteurs et servantes pour les faire travailler à sa gloire, les rends martyrs et confesseurs tout à la fois ».

Jeudi 14 décembre 1995 Une « CONSTANCE » d'amour

On demandait ensuite à sainte Jeanne de Chantal, combien de temps ce « martyre » durait. Réponse : « Depuis le moment que nous nous sommes livrées sans réserve à Dieu jusqu'au moment de notre mort, mais cela s'entend pour les coeurs généreux et qui sans se reprendre sont fidèles à l'amour ; car les coeurs faibles et de peu d'amour et de constance, Notre Seigneur ne s'applique pas à les martyriser ; il se contente de les laisser rouler leur petit train, de crainte qu'ils ne lui échappent, parce qu'il ne violente jamais le libre arbitre ». Elle ajoutait : « L'amour est FOU comme la mort, et les martyrs d'amour souffrent plus mille fois en gardant leur vie, pour faire la volonté de Dieu, que s'il en fallait donner mille pour témoignage de leur foi, de leur amour et de leur fidélité ». Nous sentons bien que ce langage est sagesse. Et qu'il n'invite pas à une vie médiocre. Il nous juge. On a si vite fait de rouler « à petit train », de jouer à l'omnibus en lézardant. On peut dire, peut-être, que depuis deux ans, nous avons surtout été pressés de mieux soutenir l'allure, et plus encore, de mieux mesurer la folie commune qui associe l'amour et la mort. En prenant le risque de l'un, nous risquons l'autre. Pourtant, même dans cette urgence plus grande, on a vite fait de se reprendre ! J'ai encore dans l'oreille la réponse du Cardinal après Noël 93. « Que nous conseillez-vous ? » Réponse : « La CONSTANCE... » Cela même qui, pour Jeanne de Chantal (savoyarde elle aussi !), désigne les coeurs forts. Il s'agit donc de TENIR et de tenir ENSEMBLE : *cum-stare*, comme la ville de Dieu où *tout ensemble fait CORPS*. Il y a là comme une note première de la STABILITÉ qui nous vole durablement les uns aux autres : constance dans le lieu et constance avec les frères, amour du lieu et amour des frères, *amator loci et fratrum*, selon la définition du moine de Benoît transmise par saint Grégoire. Avec cette nuance que les événements ont peut-être ajoutée à notre charisme : ce lieu a d'autres habitants qui sont aussi nos frères de constance dans ce quotidien difficile. Nous sommes liés, au moins pour le moment et par consentement mutuel, au bonheur de paix que le petit peuple qui nous entoure ne cesse d'espérer pour le pays tout entier en continuant, notamment, à nous faire une place, refusant ainsi de se reconnaître dans une Algérie qui chasserait les étrangers ou dans un Islam qui exécuterait les non-musulmans. Deux ans aujourd'hui que cette sollicitude autour de nous s'est faite plus vive par horreur du drame de Tamesguida. Notre stabilité et sa constance font droit à ce comportement spontané de la plupart de nos voisins. Et le risque que nous courons est aussi témoignage (martyre) offert à leur rejet de la violence et du sang versé.

Samedi 16 décembre 1995 A la jonction historique du martyre et du monachisme

Entre le choix monastique et le martyre, il y a dès les origines du monachisme chrétien, continuité et rupture. La continuité s'inscrit, on le sait, dans le temps. Les premiers siècles de persécutions avaient certainement connu des vocations à une vie

solitaire, vouée à la prière, à l'intercession pour tous. On imagine aisément l'Évangéliste Jean s'enfonçant dans la retraite et suscitant des émules. Mais la menace est là, pour eux comme pour tous ; et il s'agit de soutenir le courage et la foi des fidèles dans cette forme immédiate de *sequela Christi* qu'est l'offrande du martyre à laquelle on s'expose par le seul fait qu'on est chrétien. Et il y a rupture, car il a fallu qu'intervienne la « paix de l'Église », avec Constantin, pour que le monachisme se reçoive lui-même dans sa spécificité alors que le relâchement et la facilité ont vite fait de menacer la vitalité du témoignage évangélique. C'est bien l'ÉVANGILE qui va provoquer Antoine à « perdre sa vie », et autrement que dans le sang versé par la haine des « païens ». Le paganisme n'est pas mort. Il s'est transplanté dans l'Église où la « sécularisation » va bon train. Alors Antoine va être « poursuivi » par la Parole. Il lui donne audience et consistance en la suivant à la lettre, dans l'instant même. C'est presque aussi vite fait qu'un coup de hache sur le cou de Cécile ou de Lucie. Mais ce n'est là pour lui que le premier pas de la Pâque, du passage. Il y aura ensuite des dizaines d'années pour que la lettre s'écrive vraiment en termes d'esprit, pour trouver à la suite de Jésus les modalités d'une Pâque jubilaire conjuguant le temps et l'éternité, la terre et les choses d'en haut. Antoine et beaucoup d'autres vont retrouver d'instinct le lieu de la première Pâque, le désert, pour ce « martyre » singulier. Les persécuteurs d'autrefois privilégiaient la ville, et même la grande ville, pour le spectacle de la foi offert comme un jeu à la foule des arènes. Ils ont cédé la place mais l'Adversaire est toujours là et il s'amuse bien. Alors c'est à lui directement qu'il faut s'en prendre. Le « combat » d'Antoine ne se livre pas contre des hommes, païens ou non, mais contre l'Ennemi traditionnel du genre humain qu'il va affronter en solitaire, sûr de contribuer ainsi à le vaincre là où il sévit. Et cette fuite de l'esprit du monde, cette solitude farouche et humble à la fois vont devenir curieusement « semences de chrétienté », pour reprendre le mot de Tertullien appliqué aux premiers martyrs. C'est à ce goutte à goutte de la chair et du sang versé au désert qu'il nous faut sans cesse revenir pour adhérer à la fécondité spécifique de nos vies *hic et nunc*.

Samedi 23 décembre 1995 Le Christ est FORMÉ...

Dans ce questionnement sur la place du « mystère pascal » dans nos Constitutions et la Règle, il faut sans doute avoir, dès l'abord, une vision extensive du « mystère pascal ». Tout est Pâque, passage, dans la vie du Seigneur parmi les hommes, passage de Dieu sur la terre, participation de Dieu à la finitude de l'homme et introduction progressive de l'homme dans la gloire de Dieu. L'hymne de Ph 2,1-11 fait bien de l'obéissance du Fils le principe dynamique de cette Pâque. Et cette obéissance se signifie pleinement dans l'abaissement de l'incarnation. Noël est à déchiffrer tout entier dans la lumière pascale. Les évangélistes nous aident à faire cette lecture dans la foi d'un événement qui ne se lie à notre histoire que pour mieux entraîner cette histoire dans une aventure qui la dépasse. Ils n'ont pu accueillir et comprendre le mystère de Noël qu'après que tout fût accompli jusqu'au don de Pentecôte. Le temps liturgique dans lequel nous sommes engagés nous provoque à une confrontation de notre vie monastique à ce tout premier visage du mystère pascal auquel il nous faut revenir sans cesse pour être sûr de bien interpréter

la Passion, la Croix et la Résurrection. Visage d'un petit d'homme en formation dans le sein d'une mère, puis en croissance dans une famille, modestement, laborieusement, joyeusement aussi dans la simplicité d'un quotidien comme tous les autres, avec tous les autres. On a dit avec raison que l'instinct monastique se vit d'abord comme une attente, un désir, un AVENT perpétuel. Et c'est bien là une façon de suivre le Christ venu du Père, et retournant au Père à travers tout, en étant partout et en tout « aux affaires de son Père ». Il y a aussi ce sens que prend le temps de notre consécration lorsque nous lui laissons le soin de nous configurer peu à peu au Christ, d'enfanter en nous un « fils du Père » à l'image du Bien-Aimé. N'est-ce pas là une nativité permanente ? Il y a pour nous confirmer dans cette perspective la très belle Constitution 3.2 : « Le monastère est école du service du Seigneur en laquelle le Christ est FORMÉ dans le cœur des frères grâce à la liturgie, à l'enseignement de l'abbé et à la vie fraternelle ». Trouver là quelque chose de ce qui se vit en Marie dans l'attente de l'Enfant qui déjà VIT, et aussi, bien sûr, de ce qui se « passera » en JÉSUS de Nazareth pour que, longuement, en lui aussi « le Christ soit FORMÉ ».

Samedi 30 décembre 1995 et Nazareth ?

On s'attendrait à trouver trace explicite, dans nos Constitutions, du mystère de l'INCARNATION comme tel ; nos Pères de Cîteaux, et très particulièrement saint Bernard, se sont amoureusement penchés sur le berceau de l'Enfant, contemplant inlassablement la merveille de cette Présence de Dieu si neuve et insolite, si envahissante aussi, au point de ne laisser dans l'ombre aucune de nos tâches d'homme. Et pourtant à lire et relire ces Constitutions, on ne trouve guère de trace de cet apparentement de la vie cistercienne à la longue maturation humaine du Verbe fait chair. C'est d'autant plus curieux que la spiritualité de NAZARETH appartient vraiment à notre époque... et même qu'elle doit beaucoup à tout ce qui a pu se développer autour du témoignage de frère Charles. J'en arrive à me demander si le passage de frère Albéric dans notre Ordre a eu quelque influence dans l'expression de son attachement postérieur à la vie cachée de Nazareth. Est-ce parmi nous qu'il l'a puisé, en entrant dans une « vie d'abjection » si différente de son passé... ou a-t-il fini par trouver plus tard, à Nazareth précisément, le « modèle unique » que la Trappe n'avait pas suffi à lui restituer ? La Constitution 26 sur le TRAVAIL me paraît significative. Il est question de participer « à l'œuvre divine de la création et de la rédemption ». On attendrait là une référence, au moins indirecte, au labeur consenti par le Fils de l'Homme à l'école du charpentier de Nazareth. En note de cette Constitution, on cite un passage de l'encyclique de Jean-Paul II sur le travail où l'imitation du Christ, par la sueur et la peine, est nettement plus explicite. La mention de la CRÉATION renvoie sûrement à l'influence du Concile, et de la théologie qui a prévalu depuis les années 50, en partie grâce à Teilhard et au P. Chenu. On serait tenté de penser que cette Constitution relève d'une zone de la chrétienté où le Père de Foucauld et ses émules ont peu percé (rédacteur principal : australien). Cf. Petite Soeur Magdeleine et le moindre impact de la Fraternité dans le monde anglophone. Pas davantage de référence à la « Sainte Famille », ni au temps de Nazareth, pas même dans la Constitution sur

la « simplicité » : le terme « d'ÉCOLE » employé plusieurs fois renvoie plus à la Règle qu'à une idée de croissance, d'enfance en maturation. L'expression la plus proche de tout ce qui s'est vécu dans la « vie cachée » se trouve peut-être à la Constitution 2 : « L'humble et noble service de la divine Majesté dans la solitude et le silence, dans la prière assidue et une joyeuse pénitence ». Mais ce sont là des emprunts à *Perfectae Caritatis*. Et la note semble dire qu'il s'agit plutôt de l'imitation de MARIE, comme le précisait la *Déclaration sur la vie cistercienne*.

Jeudi 4 janvier 1996 Noël... et nous

A ce qui a été dit de nos Constitutions, il faudrait ajouter une constatation équivalente dans la *Ratio* pour la formation. Aucune évocation explicite du mystère même de l'Incarnation. Au paragraphe de la formation par le TRAVAIL, il est écrit : « Par le travail, surtout manuel, moines et moniales participent joyeusement à l'activité CRÉATRICE du Père et vivent en communion avec tous les travailleurs, spécialement les pauvres. Leur travail qui peut être parfois une expérience de fatigue, de tension ou de frustration, est une participation à la CROIX du Christ... ». Pas question de cette école de Nazareth qui permet de déchiffrer, sur plus de 30 ans d'existence de Jésus, l'interénétration constante des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Mais on mentionne toujours plus volontiers le second, bien qu'il soit en quelque sorte subordonné au premier dans l'ordre de la succession et de la révélation dans le temps. Quant à nous, je rejoins fort ce que nous disait Gilles [Nicolas] dans son homélie de Noël en cherchant dans ce mystère de l'Incarnation le véritable enracinement de nos raisons de « rester » malgré la menace et la tourmente. Dans la lettre à ses proches, il confirme : « Noël, c'est l'EMMANUEL, Dieu silencieusement présent, mais présence de l'Amour qui seul est révolutionnaire, qui seul transforme les coeurs, ceux des uns et des autres ». Et il ajoute, ce qui ne laisse pas indifférent : « Que l'Eucharistie soit célébrée sur cette montagne de TIBHIRINE peuplée de gens rudes et simples, attachés à l'Islam et attachés à 'leurs' moines, me paraît avoir un sens très important, pas seulement symbolique ». En fait, je crois beaucoup plus sain psychologiquement, mentalement, pour nous qui avons à vivre cela et aussi plus conforme à la tradition monastique, de rejoindre l'imitation du CHRIST ici par cette offrande à une incarnation continuée dans « l'humble consécration d'une vie cachée » de prière et de travail (expression de *Perfectae Caritatis* n° 9), plutôt que de l'assimiler directement à la seule réalité de la CROIX et du martyre isolés de leur contexte concret de vie longuement partagée. La présence de Marie au Calvaire dit aussi que se poursuit là ce qui s'est longuement vécu dans l'intimité familiale (au sens large) de Nazareth. A la boutade de notre Abbé Général disant que notre Ordre a plus besoin de moines que de martyrs, il faut donc répondre que nous sommes vraiment moines en continuant de vivre ici le mystère même de Noël, du DIEU VIVANT avec les hommes... et s'exposant par là, dès le berceau, au massacre des Innocents. Comme pour mieux signifier qu'avant la Croix, il y a eu des foules d'innocents massacrés, de même qu'il y en a des foules depuis, et autour de nous. Nous ne pourrons jamais plus oublier que notre confrontation directe avec ce grand malheur qui frappe le pays s'est faite dans ce contexte liturgique,

entre la nuit du 14 décembre et celle du 24 décembre.

Samedi 6 janvier 1996 « Éloge de l'âge »...

La lecture des Vigiles de cette nuit [Jean-Claude Sagne, *Traité de théologie spirituelle*, p. 85] est une belle illustration de ce que j'ai essayé de dire tous ces temps en cherchant à situer l'élan et le dynamisme de la vie monastique et de notre présence ici, en ce moment, dans la lumière de l'Incarnation : « Dans le détail du quotidien, la Vierge Marie nous donne, comme critères de discernement, la vie de NAZARETH, avec l'imitation de Jésus. Ce cheminement discret de tous les jours dans la patience et l'oubli de soi-même est l'école préparatoire de l'entier don de soi sous une forme plus héroïque, quand l'Esprit-Saint nous attire dans le baptême de feu qu'est la passion de Jésus ». C'est MARIE toujours, au pied de la croix, « qui nous aide à porter en paix ce qui nous dépasse » (à donner notre préférence à ce que nous ne pouvons éviter) « en nous rappelant que le secret de la force de l'Esprit se reçoit dans la douceur d'un cœur d'ENFANT ». En vous laissant le soin de la relecture des événements qui ont directement frappé à notre porte (je suis trop impliqué pour vous suggérer la mienne !), je voudrais seulement souligner encore leur lien avec le mystère de Noël (24.12.93 et 30.12.94), un lien qui a été exprimé, reconnu et qui a conduit l'émir comme le lieutenant à s'excuser... et, je dirais, à repartir « en douceur » (pour ne plus revenir...). Il me semble que c'est une longue habitude du quotidien partagé entre nous et avec l'environnement qui a fini par nous donner, en ces circonstances, comme critère ultime de discernement, la logique interne de la vie de Nazareth. On continue, on reste à son emploi aujourd'hui au moins, dans la patience et l'oubli de nos peurs légitimes... en attendant le signe que l'Esprit Saint nous donnerait d'agir autrement. On sait ce qu'une telle attitude, dans sa passivité apparente, a eu à détruire en nous de défenses instinctives. Il a fallu nous laisser DÉSARMER nous-mêmes. Il y a eu, heureusement, l'Enfant de NOËL pour nous aider... et nous rappeler peut-être qu'on ne saurait « boire le calice avec lui », sans commencer longuement comme lui, sans passer par ce TRAVAIL caché au creux de l'humanité qui, pour nous, est aussi travail sur nous-mêmes. Avez-vous remarqué que c'est ce « fils du tonnerre », seul apôtre présent et à l'agonie et au pied de la croix, qui s'est fait l'évangéliste de l'Incarnation, le seul d'ailleurs à n'avoir pas été « martyr ». Cette longue existence de Jean, le bien-aimé, qui a suivi et désiré son Maître jusqu'à cet âge de la vieillesse que Jésus n'a pas connu et où il lui a fallu inventer dans l'Esprit, l'imitation de Jésus exactement comme il nous est donné de le faire en chacune de nos situations d'hommes. Beaucoup de sagesse en ce sens dans le livre *Éloge de l'âge*.

Mardi 9 janvier 1996 Temps ordinaire de l'Église : l'Incarnation continuée

Ce temps de l'Église, ou de l'ORDINAIRE, qui commence dès que s'achèvent les solennités de Noël et de l'Épiphanie, s'inscrit à l'évidence dans une continuité doublement signifiée : implicitement, nous laissons Jésus entreprendre à Nazareth sa lente et longue croissance d'homme. Explicitement, nous entreprenons la lecture suivie de son activité et de son enseignement après le Baptême qui marque l'entrée dans la vie publique. Une

double continuité donc, qui relève l'une et l'autre du mystère « manifesté » à Noël et qui est l'INCARNATION du Verbe, son inhabitation parmi les hommes. Le temps de l'Église, c'est de l'Incarnation continuée. Et c'est bien là l'ordinaire du chrétien prenant la relève de l'« ordinaire » de son Seigneur. Assumer cette continuité n'est pas chose évidente, ni dans les faits ni dans les textes. Nous l'avons vu à propos de nos Constitutions. C'est plus étonnant encore à travers les textes du Concile. Le mystère de l'Incarnation est quasi absent comme tel dans la grande Constitution sur l'Église, *Lumen Gentium*, de même que dans celles sur la liturgie ou la Révélation. Il est mentionné assez curieusement dans le décret *Ad Gentes* (3, 8, 10) comme point d'appui de l'exigence missionnaire. Mais rien dans *Perfectae Caritatis*. Par contre, il sert de trame, de « fond de tableau », à la fresque si neuve de *Gaudium et Spes*, *l'Église dans le monde de ce temps*. Il faut là encore retrouver l'influence décisive de la théologie développée par le P. Chenu et fort étayée par la vision cosmique de Teilhard de Chardin (et peut-être aussi, de façon latente, par le courant spirituel éveillé par frère Charles ?). On ne s'étonne pas que toute la section sur le TRAVAIL (nos 67ss.) fasse référence à « l'éminente dignité » que lui a donnée Jésus « en oeuvrant de ses propres mains à NAZARETH » (seule mention ?). Il y a aussi le très beau texte du n° 22.2... « Par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à TOUT homme. Il a travaillé avec des mains d'homme, il a pensé avec une telle intelligence d'homme, il a agi avec une volonté d'homme, il a aimé avec un cœur d'homme ». Dans le même n° 22.5, ce texte très souvent cité : « Nous devons tenir que l'Esprit-Saint offre à TOUS, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal »... On pourrait aussi bien dire « au mystère de l'INCARNATION ». On parle volontiers du Verbe incarné (passif) et Rédempteur (actif). Si le Verbe n'est pas « rédempté » il faut dire qu'il est « INCARNATEUR ». C'est encore très clair dans le très beau n° 32 où se trouve défini le caractère communautaire de tous les faits et gestes du Verbe incarné : « C'est en évoquant les réalités les plus ordinaires de la vie sociale, en se servant des mots et des images de l'existence la plus quotidienne qu'il a révélé aux hommes l'amour du Père et la magnificence de leur vocation ». C'est clair que notre VOCATION jusque dans sa spécificité trouve là sa raison d'être et son élan le plus quotidien.

Mardi 30 janvier 1996 Caractère communautaire de l'INCARNATION

[après la Visite régulière du 11 au 20 janvier]

[La lecture des Vigiles de cette nuit reprend le fil là où nous l'avions laissé avec *Gaudium et Spes*. Un des derniers numéros de *La Croix* reçus (mais du 4 décembre !) dit l'importance de ce document qui a 30 ans, l'âge de Nazareth ! Cf. de plus le cadeau de Gilles Nicolas : les trois cassettes du P. Varillon sur l'Incarnation]. Avec *Gaudium et Spes* 32, nous avons rejoint le thème du prochain Chapitre Général puisque ce texte souligne le caractère COMMUNAUTAIRE de toute l'histoire du salut manifestée dans tous les faits et gestes du Verbe incarné. « Il a sanctifié les liens humains... Il s'est volontairement soumis aux lois de sa patrie. Il a voulu mener la vie même d'un artisan de

son temps et de sa région. Dans sa prédication, il a clairement affirmé que des fils de Dieu ont l'obligation de se comporter entre eux comme des frères. Dans sa prière, il a demandé que tous ses disciples soient UN... Il s'est offert pour TOUS... Il a ordonné à ses apôtres d'annoncer à TOUTES les nations le message évangélique, etc. ... Et le n° 38 reprend le même enseignement en fondant toute cette activité sur le commandement de l'AMOUR dont la « voie est ouverte à TOUS les hommes ». C'est à travers ce partage de vie au quotidien que peut s'expérimenter la certitude d'une « fraternité universelle » qui mérite que l'homme lui consacre tout son effort comme à un but légitime et ultime. Cette charité n'est pas d'abord le fruit de quelques actions d'éclat, mais c'est avant tout « dans le quotidien de la vie » (le Concile insiste !) qu'elle s'exerce. *Donner sa vie pour ceux qu'on aime* n'est pas un acte isolé qu'exigerait la quête du martyre ou qui s'identifierait, dans l'existence de Jésus, au don suprême consommé au Calvaire. Jésus a pris soin d'avertir que la CROIX elle-même est de « chaque jour » et qu'elle est la marque qui donne son prix et son poids « à toutes les œuvres en faveur de la justice et de la paix ». Ce qui s'est passé aux heures de la Passion, c'est de l'Incarnation continuée : le Verbe y prend chair et consistance humaines comme aux jours de sa naissance et de sa croissance. Il est venu habiter la souffrance et la mort comme toutes les autres réalités partagées par tous les hommes de ce monde. Mais c'est pour conduire à son terme ce grand dynamisme d'incarnation en lui donnant de prendre pied dans la gloire qu'il tient de son Père depuis les origines. Car l'aboutissement même de la Rédemption, c'est bien cette Incarnation d'une humanité semblable à la nôtre dans la gloire même de Dieu... et par là même, l'entrée de Dieu en communauté humaine par la communion des saints.

Jeudi 1er février 1996 CST 86 « ils s'acheminent JOYEUSEMENT... »

Je me proposais de chercher avec vous les traces du « mystère pascal » dans le charisme cistercien... et voici que nous nous sommes laissés entraîner dans une méditation sur le mystère de l'Incarnation, découvrant peut-être davantage à quel point il représente la spécificité du message chrétien dans la mesure même où celle-ci ne fait pas nombre avec celle du Verbe Incarné. Le temps de l'Avent et de Noël rendait cette approche encore plus actuelle. Traditionnellement la fête de demain en marquait l'achèvement, 40 jours après la Nativité. Nous pensions avoir égrené ainsi les « mystères joyeux » et nous allions pouvoir passer, avec le Carême déjà tout proche, à ces « mystères douloureux » qui semblaient donner sa vraie consistance à la mission du Christ venu pour guérir et sauver tous les hommes par le sang de la Croix. Cette autre quarantaine a toujours pesé très lourd dans notre approche du « mystère pascal », beaucoup plus lourd, semble-t-il, à certaines époques, que la quarantaine dernière destinée à nous familiariser, entre Pâques et Ascension, avec les « mystères glorieux ». Pourtant en égrenant avec Marie, ces mystères traditionnels du ROSAIRE, comment ne pas être saisis par leurs mutuelles interpénétrations, leur constante résonance de l'un à l'autre. La Croix et la Gloire sont présentes pleinement dans la Joie qu'expriment Siméon et Anne. Et c'est cela qui désigne en vérité le Verbe Incarné. C'est cela aussi qui accomplit sa mission qui est de SAUVER, de RACHETER tous les hommes en leur apprenant à goûter

ce mélange nouveau de joie et de souffrance, de mort et de vie par lequel l'homme peut arriver à rassasier sa soif la plus radicale, celle de Dieu pour toujours. C'est pourquoi il faut tenir que le mystère pascal est aussi extensif que l'Incarnation, c'est-à-dire que la VIE humaine et vice-versa. Et Jésus nous apprend qu'elle a vocation d'éternité, y compris et surtout peut-être dans son passage par la mort (corporelle). Dans la Pâque du Christ, l'Incarnation est le mode, la Rédemption est le motif. La Croix fait partie du mode ; elle n'épuise pas le motif. Nos Pères disaient, en image, que le berceau, c'est déjà la croix où le Fils sera couché ; ils disent aussi que la Croix est comme le berceau du premier-né d'entre les morts. Il me semble que l'ultime Constitution 86 dit bien cela en nous invitant à nous « acheminer joyeusement vers la plénitude de l'amour » (ce que David appelait : *s'en aller par le chemin de tout le monde*, en 1 Rois 2,2 aujourd'hui !).

Mardi 6 février 1996 « qu'en toutes choses... »

Notre voie (*tarîqa*) à la suite plus rapprochée du Christ est donc « un chemin joyeux vers la plénitude de l'amour ». Et c'est par là même un chemin d'INCARNATION empruntant

toutes les conditions d'humanité que le Christ a lui-même connues : rien de l'homme ne lui a été étranger, hormis le péché dont il nous a dit qu'il n'est pas « de l'homme », qu'il n'appartient pas à l'image et à la ressemblance. Joie et peine, souffrance et bonheur peuvent ainsi être étroitement liés, peut-être même imbriqués, conjoints à la façon dont saint Paul trouvait sa joie dans ses tribulations. Il ne nous revient pas de nous figer dans une attitude purement hédoniste (« tout est beau et bon ») ou, au contraire, dans une optique de type doloriste ne cherchant que la croix pour soi et pour les autres. Au moment même où elle se présente comme un choix d'ascèse et de privation, la voie monastique se veut chemin de paix et de liberté authentique conduisant à ce que Jésus lui-même a goûté en l'appelant la « joie parfaite ». Ce qui compte c'est que TOUT soit reçu « d'humeur égale » comme DON du Père, et vécu pour la gloire de Dieu. C'est tout de même étonnant que cette plus grande gloire de Dieu aille se nicher dans la Règle de saint Benoît là où on n'irait pas d'abord la chercher : au chapitre des artisans du monastère (ch. 57) et plus précisément quand il s'agit de commerce : « Pour ce qui concerne les prix, on veillera à ce que l'avarice ne s'y glisse pas. Au contraire, on vendra un peu moins cher que les séculiers *afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié* ». Dans notre histoire, nous avons su inventer toutes sortes de macérations, de flagellations, etc., ...en y cherchant la gloire de Dieu. Sans nous apercevoir que nous risquions de la réduire à ces moyens-là qui sont de nous. Et de ne plus voir les « autres » choses, TOUTES ces autres choses qui nous adviennent comme à tout le monde. C'est dans notre façon de les accueillir « en présence du Père », que nous restons dans le monde sans être du monde. C'est sans doute pour cela qu'en définitive, la mention même des mystères du Christ est rare dans nos Constitutions, et aussi bien dans la Règle. Un peu comme si cela allait de soi. J'ai déjà dit qu'il n'était nulle part question de « MARTYRE » (au sens où l'on entend ce mot quand on parle, par exemple, de ceux du Japon aujourd'hui). Une seule fois, dans les Constitutions, il est question de « SOUFFRANCES ». Dans la très belle constitution 3

qui parle de l'esprit de l'Ordre : « La forme de vie cistercienne est CÉNOBITIQUE. Portant le fardeau les uns des autres, ils accomplissent la Loi du Christ et participant à ses SOUFFRANCES, ils espèrent entrer dans le Royaume des cieux » (CST 3.1).

Jeudi 8 février 1996 Par la patience de l'Évangile

Cette mention des SOUFFRANCES du Christ à la Constitution 3.1 renvoie bien sûr au Prologue de la Règle, dans sa conclusion : « Ne nous écartant jamais de l'enseignement (de Dieu) et persévérant jusqu'à la mort dans la pratique de sa doctrine au sein du monastère, participons *par la PATIENCE aux souffrances du Christ* et méritons d'avoir une place dans son Royaume. Amen ! » Ici et là, donc, unique emploi du mot « souffrances » (Passion). Et il s'agit des souffrances du Christ auxquelles nous sommes invités à participer... Dans la Règle, cela se fera par la patience d'une longue fidélité personnelle sans rien de très « extra-ordinaire ». Benoît précise lui-même qu'il n'a voulu instituer, dans son école, « rien de rude (*asperum*), ni de pesant, sauf que cela coûte toujours un peu de « corriger ses vices » et de « sauvegarder la charité ». Dans les Constitutions, le point d'application de cette participation à la Passion devient quasi exclusivement la vie commune, le support mutuel (Ga 6,2). Et c'est ainsi, nous le savons, que s'inaugure le Royaume des cieux qui, pour nous les hommes, est participation à la VIE en Dieu par la communion des saints. Et c'est bien la victoire de la Passion que d'avoir transfiguré la multitude des pécheurs en peuple d'ÉLUS promis à la même béatitude que le Christ. Ainsi s'accomplit la Rédemption (le mot est absent), certes, mais le mode de cet accomplissement reste, pour chacun de nous comme pour Jésus lui-même, un partage communautaire des joies et des peines de la vie humaine. Certes, la PATIENCE que cela requiert relève, à sa racine même, davantage de la « peine » : il faut pâtir, durablement. Mais, dans le même temps, Benoît nous dit qu'elle est la clé de la « dilatation du coeur » qui se met à courir JOYEUSEMENT dans « la douceur ineffable de la DILECTION ». C'est bien là « le chemin joyeux vers la plénitude de l'amour » qui résume toutes les Constitutions, c'est là notre *shariâ*... C'est encore ce que saint Bernard écrivait aux moines de Aulps dans une lettre célèbre : « Notre vie est abaissement, humilité, pauvreté volontaire, obéissance, PAIX et JOIE dans l'Esprit Saint ; elle est soumission, application, pratique, exercice... par-dessus tout, elle consiste à suivre la plus exaltante des voies qui est celle de la CHARITÉ ». C'est ainsi que d'après la même Constitution 3.4, « la vie commune tout entière se trouvera soumise à la loi suprême de l'ÉVANGILE, en sorte que la communauté des frères ne manque d'aucun don spirituel » (cf. 1 Co 1,7) soudée qu'elle est par l'attente de la Révélation du Christ en son sein.

Samedi 10 février 1996 Sur terre... ils vivent en esprit dans les cieux

La mémoire de sainte Scholastique illustre bien « la douceur ineffable de la DILECTION ». Le lien entre le frère et la soeur est à l'exemple de celui qui doit s'instaurer entre les membres de la communauté au fil des jours et tout au long d'une vie. C'est ainsi que, dès ici bas, s'accomplit la promesse de l'Évangile qui assure que ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus trouvent le CENTUPLE en frères, soeurs, mères, enfants...

Le Père seul restant la clé de voûte unique de cet assemblage forcément disparate que l'Esprit transfigure. Une façon de dire concrètement que la communion des saints relève aussi de l'Incarnation, sur la terre comme au ciel. Si on s'interroge sur le point d'application du mystère pascal dans nos vies, c'est sans doute à l'intérieur même des relations communautaires qu'il faut le chercher... plus encore qu'en chacun de nous pris individuellement. Le chrétien doit savoir, par vocation ecclésiale, qu'il ne peut se sauver seul. Il a reçu en coresponsabilité le salut de tous les hommes, de tous les temps. « Qu'as-tu fait de ton frère ? » ...c'est la question qui reste posée à chacun pour l'heure où nous serons « jugés sur l'amour ». L'ermite lui-même n'est « séparé de tous que pour être davantage UNI à tous » (Évagre le Pontique), sinon ce n'est qu'un vieux garçon (ou une vieille fille). Saint Maroun et les « hypêthres » dont on parlait hier restaient offerts à cette communauté de « plein vent ». On nous dit aussi que c'est cela que recherchait sainte Scholastique avec saint Benoît dans cet ultime entretien, où la joie d'être ensemble n'était plus liée à leur lien étroit de parenté (jumeaux) mais à la douce complicité d'un partage de désir leur donnant de communier l'un par l'autre, comme par avance, au bonheur du ciel. La Pâque de Scholastique, « trois jours après », puis celle de son frère, apparaissent alors comme conséquence logique et bienheureuse de cet ultime colloque sur fond d'orage et de nuit. On pense à l'extase d'Ostie entre Augustin et sa mère. Si c'est ainsi la communauté elle-même qui est le lieu d'une Pâque permanente, tous les éléments de la vie communautaire doivent pouvoir contribuer au passage tout en nous configurant au Verbe fait chair qui a choisi de « demeurer » parmi les hommes pour partager la Pâque, sa Pâque, avec eux. Il faut accueillir dans cet esprit, la Constitution 22 sur la vigilance du coeur... « Demeurant sur terre, ils vivent en esprit dans les cieux, désirant la vie éternelle de toute leur ardeur spirituelle. »

Mardi 13 février 1996 et de MORT, est-il question ?

Il s'agit donc de « demeurer sur terre », de garder les pieds sur terre, tout en ayant en vue les « cieux », en ne perdant pas de vue l'objectif, le terme : la tête des arbres ne pointe pas du côté de leurs racines. Il n'y a aucune raison que nous échappions à cette loi de la création qui aspire « aux choses d'en-haut ». Il nous revient d'en faire l'orientation d'un choix de liberté, d'un désir sans cesse renouvelé, dont la sève irrigue tous nos élans sans cesser d'être puisée dans le terreau du quotidien. L'arbre de la croix permet cette comparaison. Toutes les dimensions de l'homme s'y trouvent révélées, à la verticale, comme à l'horizontale des bras ouverts. Et si nous le contemplons inlassablement, c'est bien parce que la véritable CROIX n'est pas le bois du supplice qui donne la mort, mais cet arbre de vie en tout semblable à nous, dont la tête touche le ciel et où chacun peut trouver à faire son nid par la brèche d'un coeur ouvert. Parce que l'Incarnation du Fils de Dieu est passée par là pour se dire, en plénitude de communion humaine, la mort, notre mort désormais change de sens. Elle n'est pas le lieu d'une désintégration. Elle n'est plus déracinement, mais enracinement définitif là où la tête a pris pied. Le grand mouvement de l'incarnation est celui de l'échelle de Jacob où l'on n'en finit pas de descendre et de remonter pour tout embrasser de la condition humaine

qui trouve à s'accomplir ainsi comme « ardeur spirituelle » : la mort, c'est sans doute de ne pas s'accrocher aux échelons, pas plus au premier qu'au tout dernier ! Alors, de MORT est-il question dans nos Constitutions ? De mort violente notamment ? On l'a dit : le martyre, « la mort pour la foi » n'est pas envisagée. Est-ce parce que le moine doit y échapper, ou n'y être jamais exposé ? C'est peut-être parce qu'elle n'ajoute rien de substantiel au dynamisme d'incarnation qui alimente et vérifie sa consécration. Elle est de même nature que cette violence qu'il faut parfois s'imposer par la simple fidélité aux choses ordinaires. (Ce que nous avions évoqué (Michel) en parlant de nos « départs » successifs : la famille, le pays, etc.) Et puis, on l'a dit, il ne revient à personne de la chercher, ni même de la désirer comme telle. Elle ne peut nous advenir que dans la logique d'un désir continual de VIE. Donc nos Constitutions disent bien cette chose-là quand elles parlent de la mort, comme « accidentellement ». Ainsi à la Constitution 8 (consécration monastique) : « le frère s'engage à une vraie conversion de VIE, en perséverant dans la stabilité et en obéissant joyeusement jusqu'à la MORT ».

Jeudi 15 février 1996 renonçant à sa volonté propre

On ne s'étonne pas de retrouver les termes mêmes de cette Constitution sur la consécration monastique dans la formulation de la profession solennelle telle qu'elle est consignée à la Constitution 56.3 (il s'agit d'une Constitution, donc d'un texte fort qui ne peut être aisément modifié) : « Moi, frère N., je promets stabilité, conversion de vie et obéissance jusqu'à la MORT selon la Règle de saint Benoît (RB 58), devant Dieu et tous les saints, en ce monastère de l'Ordre Cistercien, etc., ... » On remarque que les trois voeux monastiques y sont exprimés comme un enjeu de VIE, et la mort a sa place ici comme un terme naturel sur lequel la consécration monastique n'a pas de prise. Elle interviendra à son heure que Dieu seul sait, comme pour tout le monde. La qualité de cette mort dépend sans doute des trois notes de notre existence consacrée puisqu'elle relève de celle-ci, mais comme telle, elle n'a pas le pouvoir de nous délier de notre engagement. Une autre tradition religieuse voisine ne dit-elle pas qu'il faut obéir *perinde ac cadaver*, ou « comme un cadavre entre les mains du laveur de morts » ? Ce n'est pas la mort mais c'est ce qui se passe « après » qui rend caduques la stabilité, la conversion de vie et une certaine forme d'obéissance. Ceci pour dire que notre MORT est incluse dans le don, qu'elle ne nous appartient pas, et donc qu'elle ne peut être risquée que dans le même climat d'Évangile que tous nos autres instants offerts à Dieu au sein de cette communauté monastique à laquelle nous sommes liés d'amour « à la vie à la mort » ou encore « pour le meilleur et l'au-delà du moins bon ». Il est donc normal que la troisième mention de la MORT dans nos Constitutions soit à la Constitution 11 qui traite de l'obéissance... « Renonçant ainsi à sa volonté propre, le frère suit l'exemple du Christ obéissant jusqu'à la MORT et s'engage dans l'école du service du Seigneur. » La MORT dont il est question ici est celle du Christ, directement liée à son obéissance. Elle est la marque suprême du Serviteur qui sait obéir « jusqu'à la fin... jusqu'à l'extrême », à la façon même dont il AIME. Et il nous est dit que ce service s'apprend, et que la communauté, si elle est fidèle à elle-même, nous met à bonne école à longueur de vie. Dès l'admission au monastère,

il est redit à la Constitution 46 (comme dans la RB) que le postulant doit être averti « des choses âpres et rudes par lesquelles on va à Dieu ». Il ne s'agit pas là de « creuser sa tombe tous les jours » comme l'a voulu une tradition un peu morbide, ni même de garantir une « douce mort » à ceux qui auront eu la « vie dure » (cf. Staouëli). Mais la mort qui est nôtre, une mort lente et difficile, est celle de la volonté propre. Le mystère pascal continuellement sous-jacent dans nos Constitutions comme dans la Règle est ce lent passage de l'obéissance qui renonce à sa volonté pour ne plus goûter la VIE que dans celle de Dieu. Gethsémani est notre lieu (cf. G. Thibon).

Samedi 17 février 1996 et les autres Congrégations représentées ici ?

Il n'est donc pas question de « martyre » ni de mort violente, ni même de « don de la vie », au sens classique et « réaliste » du terme dans nos Constitutions. La seule violence mentionnée est celle que nous choisissons d'imposer à notre volonté propre. Ceux qui s'y sont essayés savent qu'il s'agit bien là d'un vrai « martyre » au sens où l'entend le langage populaire. C'est bien le grand JIHÂD, le vrai combat, dont parle la tradition spirituelle de l'Islam. Faisons aujourd'hui une petite incursion dans les réponses des autres familles religieuses représentées en Algérie pour découvrir une évocation plus directement concrète de ce que nous avons à vivre ici actuellement jusque dans l'expression du charisme de ces congrégations. C'était ce que Mgr Errázuriz avait déjà relevé chez les Soeurs Notre-Dame des Apôtres. Ainsi les Soeurs Blanches citent leur Constitution 9 : « La charité du Christ nous presse... elle nous entraîne à nous faire tout à tous, ne reculant devant aucune peine, pas même devant la mort, pour continuer à étendre le Règne de Dieu ». Avec citations du Cardinal Lavigerie (1867) : « Il est probable qu'il fait plus doux de vivre à Lyon, mais il fera certainement moins dur de vivre à Alger, même et surtout s'il y a, comme on me l'assure, beaucoup à y souffrir » (cf. Staouëli ?). Par ailleurs, plusieurs textes de leurs constitutions ou d'actes capitulaires régionaux récents parlent de partage de situation de détresse, de proximité d'un peuple qui souffre, de durée par la patience dans des situations sans issue... Les Petites Soeurs (Oran) citent dans leurs Constitutions : « Plongées dans la souffrance avec notre peuple, et atteintes au plus profond de notre être, c'est là que nous rencontrons Dieu qui nous y a précédées et qui vient nous libérer dans la faiblesse, la pauvreté, la croix. La Résurrection de Jésus, source d'où jaillit la vie... nourrira l'espérance des Petites Soeurs dans les situations où la mort semble l'emporter ». Et elles citent aussi le cahier vert de Petite Soeur Magdeleine : « Tu ne reculeras devant aucun danger pour accepter le risque de mort violente ». Les Petits Frères : leur réponse est uniquement constituée d'extraits de leurs Constitutions mis bout à bout : « L'Esprit Saint leur apprend à aimer jusqu'à donner leur vie pour Jésus et pour leurs frères... ils auront peut-être à subir les persécutions (37). Comme Jésus, ils prennent le chemin de la non-violence... (92). S'il leur arrive d'être incompris, rejetés, persécutés, ils se souviennent des Paroles du Seigneur : 'Aimez vos ennemis et priez pour eux'. Ils se gardent de toute violence envers quiconque, priant Dieu de pouvoir suivre leur Maître jusqu'au bout dans le don de leur sang, si cette suprême preuve d'amour leur est demandée (93) ». D'où la conclusion :

« normal qu'aucun frère n'ait quitté, surtout dans le pays où le P. de Foucauld a donné sa vie ». Mais F. Bruno ajoute que l'essentiel n'est pas là : « Si je livre mon corps aux flammes et que je n'ai pas la charité, je ne suis RIEN ».

Mardi 20 février 1996 par la PATIENCE... notre PASSION

Nous achevons cette série de mini chapitres sur l'expression du mystère pascal dans nos textes fondateurs (RB et CST) avant d'entrer plus activement dans leur application avec le Carême, en revenant sur le texte du Prologue de la Règle de saint Benoît qui associe la participation aux souffrances du Christ, avant tout à la PATIENCE dans la stabilité vécue joyeusement au quotidien. Là tous les mots sont importants... important aussi ce qui n'est pas dit ! F. Christophe m'a signalé une note de lecture (A. Borias) qui renvoie à la Règle du Maître où ces 5 notes (souffrances du Christ, patience, joie, stabilité, quotidien) sont associées à celle de MARTYRE, précisément. C'est au chapitre de l'OBÉISSANCE (nous n'échappons pas à ce passage obligé !), chapitre 7, 59-60 : « Leur volonté subit des amertumes chaque jour dans le monastère, à cause du Seigneur, et tout ce qu'on leur commande pour les éprouver, ils le supportent patiemment, *velut in MARTYRIO...* sans aucun doute, ils diront au Seigneur avec le prophète, 'dans le monastère, à cause de toi, nous sommes mis à mort chaque jour; on nous regarde comme des brebis de boucherie' » Ps 43,22... (ce psaume qui reste pour moi définitivement accroché au message des Croates). Ce même psaume est encore cité dans un autre chapitre de la Règle du Maître (90,26-33) où il est question de l'accueil des postulants « Il est juste que nous soyons tourmentés pour le Seigneur, par le jeûne et l'abstinence... que nous endurions pour Dieu l'obscurité du cachot... De bon coeur, nous embrassons pour Dieu une MORT temporaire afin d'être libérés de la mort éternelle de la gêhenné. Enfin, même en un temps où la persécution a cessé, en pleine paix du christianisme, nous nous soumettons dans l'école du monastère aux épreuves et aux mortifications de nos volontés, sous l'ordre de l'ABBÉ, afin qu'après le pèlerinage en ce monde... nous offrions au Seigneur la patience avec laquelle nous avons souffert toutes les choses dures et variées commandées par l'Abbé en disant au Seigneur : à cause de toi nous sommes mis à mort chaque jour; on nous regarde comme des brebis de boucherie (il ajoute : « des hommes ont marché sur nos têtes !»). Cette prolixité du Maître a au moins l'avantage de bien situer, historiquement, le passage entre le temps du martyre et celui du monachisme... et aussi de mieux situer notre dépendance par rapport à une école bénédictine plus SOBRE dans ses évocations. Nul ne saurait se dire « martyr », ni même prétendre au martyre. Appelons plus prosaïquement PATIENCE la « PASSION » qui est nôtre, et OBÉISSANCE notre « CROIX » inévitable... sans qu'il soit nécessaire de faire de l'Abbé un BOURREAU, si toutefois, comme y invitent la Règle de saint Benoît et nos Constitutions, à la différence de la Règle du Maître, on sait trouver sa JOIE dans ces choses parfois un peu « rudes et âpres » qui « plaisent à Dieu » (cf. le climat « PASCAL » si paisible et pacifiant qui se dégage de la CST 3.5 la charte d'une VIE en CHRIST). N.B. La grâce de ces onze morts qui nous ont si fort marqués parce qu'elles signifient la vocation commune, plus encore (et mieux !) que la menace affrontée en commun.

Nous y avons reconnu quelque chose qui nous liait les uns aux autres au nom d'une même logique de consécration, à la communion des saints en Église, au sein d'une communauté. Il est peut-être bon que la réalité même de la mort physique ne soit guère mentionnée dans nos Constitutions, sinon comme en passant... alors que la mort à soi-même et le désir de la vie consommés l'une et l'autre en Dieu sont en permanence l'enjeu de tout ce que nous engageons ensemble.

Mardi 12 mars 1996 en lien avec le thème du prochain Chapitre Général

[après la retraite] Communauté contemplative « école de charité »

Pour introduire le partage annoncé hier soir autour de la question : « Qu'est-ce que j'ai APPRIS depuis trois ans ? », reprendre l'homélie donnée à Tamié sur le thème. **[FSO, Tamié, 27 avril 1995, 2e Dimanche de Pâques]**

Le Père AIME le Fils et a tout remis dans sa main... Jn 3,31...36

Voilà qui nous ramène comme par la main au thème de notre prochain Chapitre Général qui nous a fort préoccupés, hier matin : « La COMMUNAUTÉ comme fondement, vérification, manifestation de notre CONTEMPLATION » selon la formulation de Père Bernardo.

On a voulu simplifier en disant : LA COMMUNAUTÉ, ÉCOLE DE CHARITÉ, et voici que nous balbutions : nous ne savons pas trop comment entrer dans ce thème-là. Sûrement parce que nous ne savons pas trop bien comment nous y prendre pour nous mettre vraiment à cette ÉCOLE-là.

Une école primaire, maternelle même, pour les tout-petits... et nous sommes trop grands, surtout quand on se croit « supérieurs ». Une école supérieure... et nous ne sommes pas à la hauteur ; personne parmi nous qui ait déjà reçu le titre de « docteur » à cette école-là !

Et puis, la CHARITÉ, qu'est-ce que c'est ? Nous avons vérifié qu'il est plus facile de dire ce que cela n'est pas... ni « confiture », ni « gélatine », avons-nous précisé ; pas même la crème... ni exactement ceci ou cela que je fais de bien, ni même exactement ceci ou cela que je voudrais faire ; elle ne s'identifie à aucune loi, à aucun commandement, à aucune observance, même si elle les contient tous et les accomplit.

Ne nous étonnons pas de tant d'ignorance et de balbutiement. La première école de charité - la seule vraiment - c'est le milieu TRINITAIRE, c'est le MILIEU DIVIN. En Dieu amour mutuel et contemplation sont parfaitement simultanés. Impossible d'en faire deux thèmes successifs pour deux Chapitres Généraux différents !

Le milieu trinitaire est « école » de CONTEMPLATION, à la suite du Fils éternellement tourné vers le Père ; c'est même là sa forme d'OBÉISSANCE (1ère lecture) : Dieu obéissant à Dieu. Et le Père lui-même n'est que regard : « Il voit - il vit - que tout cela est bon ». Coeur pur du Père qui voit Dieu en tout, en tous...

Le milieu trinitaire est aussi « école » de CHARITÉ, bien sûr, école de COMMUNION, de communication, de relations. « Le Père aime le Fils, et lui donne l'Esprit, sans compter... » Cette Charité-là n'est pas l'unité fusionnelle dont certains rêveraient : chacun y reste soi-même, dans la merveille d'une communauté de Personnes librement

et totalement accordées. Merveilleuse richesse de chacune de nos communautés
Cette Charité-là n'est pas non plus une simple unité de surface. Il y a peut-être de la « confiture » en Dieu - c'est l'œuvre de l'Esprit ! - mais jamais seule. Saint Jean nous dit surtout qu'il y a du PAIN en Dieu ; c'est plus substantiel ! Ce qui se cherche entre nous, dans nos communautés, n'est pas à fleur de peau, ni même à fleur de cœur. Nous finissons par savoir que ça nous tient profond !

Ainsi, il n'y a de contemplation possible que là où il y a ouverture à la communauté de vie, à la communion, à la famille humaine tout entière....

Et il n'y a de communauté possible que là où il y a disponibilité à la contemplation des merveilles de Dieu cachées en chacun, des signes de l'Unique qui s'écrivent sur nos visages comme autant de différences promises à la communion des saints.

Même s'il faut encore que, pour un peu de temps, cela nous soit difficile à voir.

Jeudi 14 mars 1996

(Suite : homélie) Le milieu trinitaire comme « école » de CHARITÉ. On peut parler d'ÉCOLE en Dieu dans la mesure où chacune des Personnes a à se recevoir de l'autre, à apprendre de l'Autre qui elle est. Là où il y a CHARITÉ, il y a forcément « école ».

Samedi 16 mars 1996 Du bon ZÈLE... RB 72

Après ce préambule CONTEMPLATION-CHARITÉ, une même ÉCOLE... il paraît presque normal de revenir à l'école de saint Benoît, ce « maître à qui nous avons prêté quelque chose de notre oreille intérieure » pour qu'il nous éduque et à la vie contemplative et à la vie de charité. Dès son Prologue, on le sait, la Règle présente le projet qu'elle poursuit : « Nous voulons fonder une ÉCOLE où l'on serve le Seigneur (*Dominici SCOLA servitii*) ». C'est le seul emploi du mot « ÉCOLE ». Peu après, le mot *CARITAS* intervient... et il semble marquer réellement le point d'aboutissement de ce Prologue et donc le but ultime de toute la Règle, et de l'école bénédictine qu'elle définit : CHARITÉ, DILECTION, DILATATION du cœur... le tout dans la PATIENCE de la stabilité et de la persévérance, notre façon de « participer aux souffrances du Christ », notre « MARTYRE », qui devrait donc être un « martyre d'amour », et tout aussi bien un « martyre de l'ESPÉRANCE » puisque tout est mouvement dans ce passage, marche, course vers le Royaume dont la communauté est l'image, pas encore la réalité plénière. La plupart des commentateurs de la Règle ont fait le parallèle entre ce Prologue (particulièrement sa conclusion) et, à l'autre extrémité, le chapitre du BON ZÈLE, *zelum bonum*. C'est ce chapitre que nous allons essayer de RELIRE ensemble, toujours dans la perspective de ce thème du Chapitre Général, non pas directement pour préparer le Chapitre Général, mais pour nous laisser stimuler au quotidien dans la direction qu'il nous propose et qui dit TOUT, en fait, de ce que nous voulons être. Bien sûr, c'est la lettre de l'Abbé Général qui a réveillé ma curiosité, et mon attrait pour ce tout petit chapitre de notre Règle où tout semble dit avec tant de naturel et de simplicité qu'on pourrait presque n'y voir qu'une énumération d'évidences. Il nous arrive bien d'accueillir de même les BÉATITUDES, comme si nous les fréquentions au quotidien, comme si notre vie n'avait que ce langage-là pour se déchiffrer. Curieusement

je remarque qu'il y a autant de « NOTES » du « bon zèle » qu'il y a de BÉATITUDES : HUIT. Autant que d'harmoniques dans une gamme allant du DO au DO, à l'octave précisément. Lisons simplement tout ce passage...

Quand un A-DIEU s'envisage

S'il m'arrivait un jour - et ça pourrait être aujourd'hui - d'être victime du terrorisme qui semble vouloir englober maintenant tous les étrangers vivant en Algérie, j'aimerais que ma communauté, mon Église, ma famille, se souviennent que ma vie était DONNÉE à Dieu et à ce pays.

Qu'ils acceptent que le Maître Unique de toute vie ne saurait être étranger à ce départ brutal. Qu'ils prient pour moi : comment serais-je trouvé digne d'une telle offrande ? Qu'ils sachent associer cette mort à tant d'autres aussi violentes laissées dans l'indifférence de l'anonymat.

Ma vie n'a pas plus de prix qu'une autre. Elle n'en a pas moins non plus.

En tous cas, elle n'a pas l'innocence de l'enfance. J'ai suffisamment vécu pour me savoir complice du mal qui semble, hélas, prévaloir dans le monde, et même de celui-là qui me frapperait aveuglément. J'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout cœur à qui m'aurait atteint.

Je ne saurais souhaiter une telle mort. Il me paraît important de le professer.

Je ne vois pas, en effet, comment je pourrais me réjouir que ce peuple que j'aime soit indistinctement accusé de mon meurtre. C'est trop cher payé ce qu'on appellera, peut-être, la "grâce du martyre" que de la devoir à un Algérien, quel qu'il soit, surtout s'il dit agir en fidélité à ce qu'il croit être l'Islam.

Je sais le mépris dont on a pu entourer les Algériens pris globalement. Je sais aussi les caricatures de l'Islam qu'encourage un certain islamisme. Il est trop facile de se donner bonne conscience en identifiant cette voie religieuse avec les intégrismes de ses extrémistes. L'Algérie et l'Islam, pour moi, c'est autre chose, c'est un corps et une âme. Je l'ai assez proclamé, je crois, au vu et au su de ce que j'en ai reçu, y retrouvant si souvent ce droit fil conducteur de l'évangile appris aux genoux de ma

mère, ma toute première Église, précisément en Algérie, et, déjà, dans le respect des croyants musulmans.

Ma mort, évidemment, paraîtra donner raison à ceux qui m'ont rapidement traité de naïf ou d'idéaliste :"Qu'il dise maintenant ce qu'il en pense !"

Mais ceux-là doivent savoir que sera enfin libérée ma plus lancinante curiosité. Voici que je pourrai, s'il plaît à Dieu, plonger mon regard dans celui du Père pour contempler avec Lui ses enfants de l'Islam tels qu'il les voit, tout illuminés de la gloire du Christ, fruits de Sa Passion, investis par le Don de l'Esprit dont la joie secrète sera toujours d'établir la communion et de rétablir la ressemblance, en jouant avec les différences.

Cette vie perdue, totalement mienne, et totalement leur, je rends grâce à Dieu qui semble l'avoir voulue tout entière pour cette JOIE-là, envers et malgré tout. Dans ce MERCI où tout est dit, désormais, de ma vie, je vous inclus bien sûr, amis d'hier et d'aujourd'hui, et vous, ô amis d'ici, aux côtés de ma mère et de mon père, de mes soeurs et de mes frères et des leurs, centuple accordé comme il était promis !

Et toi aussi, l'ami de la dernière minute, qui n'aura pas su ce que tu faisais. Oui, pour toi aussi je veux ce MERCI, et cet A-DIEU en-visagé de toi. Et qu'il nous soit donné de nous retrouver, larrons heureux, en paradis, s'il plaît à Dieu, notre Père à tous deux. AMEN ! Inch'Allah

Alger, 1er décembre 1993 - Tibhirine, 1er janvier 1994